

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.

- Additional comments / Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

A MONSIEUR CHARLES GRANDMOUGIN

En réponse à une poésie publiée dans la *Revue Littéraire et Artistique*, de Paris.

O poète, j'ai lu ton rêve fantastique.
Où, voyageur étrange, ami des blancs frimas,
Et lassé, jeune encor, d'une existence étique,
Tu cherches l'air plus vif de plus rudes climats.

J'ai suivi dans son vol ta muse sympathique,
Mais, le cœur attristé, je me disais : Hélas !
Que ne vient-il, tentant l'orageux Atlantique,
Voir, lui le frère aîné, les frères de là-bas ?

Dis-moi qui t'attirait vers les champs de Norvège
Quand je sais un pays où plus blanche est la neige,
Où le ciel est plus pur et les cœurs plus aimants ;

Où, te pressant la main, une main fraternelle
Te prouverait comment dans la France Nouvelle
On sait rester fidèle à ses premiers serments !

M. J. A. POISSON.

LES OJIBWAYS.

Cette tribu appartient à la grande famille Algonquine et habite le territoire compris entre le Lac des Bois et le Fort William. On en retrouve les restes sur les bords du Lac des Bois de la rivière La Pluie, du lac La Pluie et d'autres rivières avoisinantes. Autrefois fiers et cruels, ces sauvages sont maintenant visités par plusieurs missionnaires qui ont adouci leur nature farouche et établi des écoles dans les bourgades les plus importantes. Le pays aride qu'ils habitent, les a protégés contre les incursions des autres peuplades et leur a permis de mieux conserver leurs traditions. Ils prétendent être originaires d'un peuple qui habitait les rivages d'une grande mer. Il est impossible de préciser la date de leur immigration, mais il est certain qu'elle eût lieu plusieurs siècles après les Mandans, car ces derniers étaient complètement disparus, lorsqu'ils pénétrèrent dans l'intérieur de l'ouest.

Les buttes construites par les Mandans, sont pour eux comme pour nous, des mystères qu'ils ne peuvent expliquer. A les en croire leurs ancêtres auraient emporté du maïs avec eux et auraient été les premiers à semer ce grain dans l'Amérique du Nord.

Les Sioux étaient autrefois en possession de leur pays. Mieux armés qu'eux, ils les repoussèrent au sud et à l'ouest. Dans cette guerre, ils furent aidés par les Cris, qui s'étendaient depuis les bords de la Baie d'Hudson, jusqu'au lac Winnipeg. Ils reçurent également du secours, de la part des Assiniboines, branche séparée de la nation des Sioux. On ne saurait douter que les Ojibways faisaient autrefois partie de la famille des Algonquins. Ces derniers très nombreux, s'avançaient à l'est jusqu'aux Côtes de l'Atlantique. Les besoins de la chasse obligèrent les Algonquins à remonter les lacs et les rivières, par bandes détachées, qui devinrent étrangères au groupe principal de la nation et finirent par fonder elles-mêmes un peuple distinct.

Les Cris furent les premiers essais d'Algonquins qui se séparèrent. Ils furent suivis par les Ojibways. Cris et Ojibways seraient donc deux groupes sortis d'une souche commune. Cette séparation ne s'est accomplie toutefois que lentement. Les rapports ne furent rompus avec la nation mère que longtemps après la découverte de l'Ouest par Sieur La Vérandrye. A mesure que le gibier s'éloignait vers l'ouest ou que la chasse faisait défaut, ces bandes errantes s'enfonçaient d'avantage dans le pays où elles se décidaient enfin à se fixer. Les

Sioux qui les avaient devancés, cherchèrent à repousser cette invasion de leur territoire, à l'instar des Romains qui continrent pendant plusieurs siècles, les barbares qui menaçaient l'empire. Ces bandes organisèrent des courses simultanées sur divers points du territoire, qui finit par leur être cédé.

"Powassin," le grand chef des Ojibways, se flatte de pouvoir retracer ses ancêtres, jusqu'à un chef de la tribu des Outaouais et il n'est pas le seul qui ait conservé aussi fidèlement, sa généalogie. Ils ont gardé un souvenir confus du déluge. Voici comment ils le racontent :

Il y a bien des siècles, le Grand Esprit résolut de faire disparaître tous les êtres vivants, par une inondation générale. Il construisit une grande barque, dans laquelle il fit entrer un homme, une femme et quelques animaux, qu'il voulait excepter à cette destruction.

Lorsque les eaux commencèrent à baisser, le Noé des Ojibways, dépêcha un castor à la recherche de quelque endroit non submergé. Il envoya ensuite une loutre, et tous deux se noyèrent. Un rat musqué eut un meilleur sort et lui rapporta quelques pincées de terre, avec laquelle le monde fut façonné. Leurs croyances religieuses étaient tout aussi ridicules que celles des Algonquins, avec lesquelles d'ailleurs elles avaient tant de ressemblance, qu'il est inutile d'en parler. La médecine jouait un grand rôle chez eux. Ils s'appliquèrent plus qu'aucune autre nation, à connaître la vertu des plantes.

Leurs médecins, suivant leurs sciences, étaient classés en quatre ordres distincts. Les uns prétendaient expliquer les maladies, par l'influence des démons et des puissances occultes. Ils les traitaient à l'aide de sortilèges, en faisant porter à leurs patients, des idoles sur lesquelles étaient gravés des signes cabalistiques ou des symboles mystérieux. D'autres se bornaient à la diète, aux frictions et à des applications externes. D'autres faisaient transpirer les malades et leur donnaient des breuvages préparés avec certaines racines. D'autres enfin avaient recours, à des poisons violents, qui souvent donnaient la mort. L'initiation aux trois premiers degrés ressemblait à celle de leurs jongleurs. Les aspirants se retiraient pendant plusieurs jours dans la solitude. Un rocher, ou un tronc d'arbre de la forêt, leur tenait lieu d'asile. C'était là, que pendant qu'ils jeûnaient et dormaient, l'Esprit venait les visiter et leur révéler la manière, dont ils devaient faire usage de certaines herbes, pour obtenir des guérisons. Le secret de ces révélations était inviolable, sinon leur médecine devenait inefficace. C'est dans l'un de ces rêves, que les esprits leur annonçaient le nombre et la hauteur des pieux, qui devaient entourer les loges destinées aux sacrifices préparatoires à la guérison.

Le cérémonial de réception à la première classe ne différait guère de celui des précédentes. Après avoir éprouvé le candidat pendant plusieurs

mois, on lui apprenait la vertu d'un grand nombre de plantes et à composer certains breuvages.

C'était dans l'horreur des forêts et au bruissement des fleuves, qu'ils se complaisaient à cueillir les plantes, qui possédaient les plus grandes vertus. Une fois la cueillette faite, le fort en médecine, entonnait un chant national ou redisait les exploits des chefs défunts.

Le bruit d'une sarcelle ou d'un plongeon s'élevant du milieu des roseaux, troublait seul le silence solennel, qui accompagnait cette cérémonie. Un indien se trouvait-il près de ce lieu, qu'il était saisi comme d'un frisson religieux, et se hatait, de se dérober au milieu des bois touffus, de crainte de souiller l'atmosphère, de son souffle ou de dérober involontairement, quelques-unes des propriétés médicales des simples.

Le désir avide de connaître l'avenir, leur faisait consulter le chant et le vol des oiseaux, les tourbillons et le bruissement des fleuves, et les phases de la lune. Soit pour mieux dominer les esprits, par la terreur, soit à cause de ce délire orgueilleux qui apparaît souvent chez les prêtres de fausses croyances, ils s'attribuèrent une science mystérieuse, qui leur soumettait les éléments.

Ils disaient savoir des chants qui faisaient cesser la douleur, tracer des caractères, qui faisaient sortir les mauvais sorts du corps des possédés.

Encore aujourd'hui quelques sauvages idolâtres croient entendre en certains lieux, les esprits se livrer à leurs danses. Ils se servaient parfois, de poisons, pour assouvir leur vengeance, contre leurs ennemis.

Lorsqu'un médecin méditait la mort d'un sauvage, qui l'avait offensé, il se rendait à sa loge et afin d'éviter tout soupçon, il fumait avec lui le calumet de paix. Avant de le quitter, il épiait une occasion favorable, pour verser le poison mortel dans le thé ou le poisson que l'on préparait pour le repas. Le jour suivant, le poison commençait à faire ses ravages. Le corps enflait et se couvrait de tumeurs. Les ongles tombaient et le malade expirait au milieu de tortures et de souffrances indescriptibles. Généralement la mort arrivait au bout d'une semaine ou deux de souffrances. Une autre classe d'empoisonneurs, moins nombreuse, connaissait la préparation de certains remèdes, qui tuaient presque instantanément. Voici la préparation d'une de ces doses. On mêle le sang séché d'un crapaud, avec la tête en putréfaction du même batracien. On y ajoute la tête et la queue d'un serpent vénimeux, qu'on a eu soin d'irriter, avant de le tuer.

On fait sécher le tout et on le broye avec quelques orties et champignons. Cette poudre, qui est loin d'être délicieuse au palais, manque rarement de produire la mort, du pauvre sauvage qui l'a prise.

Peu d'Ojibways ont conservé de nos jours, la connaissance de ce poison.

Les cas d'empoisonnements sont rares chez eux. Par contre, ils savent traiter un grand nombre de maladies, avec beaucoup d'apropos. et plus d'un de leurs vieux médecins, jouissent d'une grande réputation non seulement parmi les sauvages, mais aussi parmi les métis.

Cette tribu ne vit que de pêche et est moins malheureuse que les sauvages des prairies.

Les Ojibways ont fait de grands efforts pour se soustraire à la civilisation, qui les a enveloppés comme dans un réseau. Ils s'attachent encore avec une persistance, digne d'une meilleure cause, aux lambeaux de leur ancienne liberté perdue et secouent tristement la tête lorsqu'on leur parle de la vie errante de leurs ancêtres. Ils s'imaginent follement, qu'en conservant les choses dans leur état primitif, ils peuvent survivre à la déchéance de leur race et prolonger leur existence. Amères illusions.

L'isolement, l'immobilité et l'inertie leur sont encore plus funestes que le flot de la civilisation, qui est là, menaçant à la porte de leurs chétives bourgades, prêt à les submerger. Leurs rochers sauvages, et leurs sombres forêts ne sont que de faibles remparts contre l'envahissement des blancs, qui les a déjà entamés. C'est en vain qu'ils s'efforcent de repousser nos institutions, comme autrefois ils repoussaient fièrement l'invasion des races blanches, qui venaient les troubler dans leur paisible domaine.

Ils ne peuvent plus reculer devant elles. Cernés de toutes parts, force leur est de les subir. C'est un spectacle intéressant après tout, que celui d'une société qui se dissout et d'une autre qui s'élève sur ses ruines.

Grandir et décliner, a dit un écrivain, telle est la destinée de toutes les institutions humaines, bonnes tant qu'elles s'adaptent au temps mais dont l'opportunité cesse lorsque le temps a changé. Quand les conditions se modifient, ce qui est ancien dépérit et si on repousse le nouveau, il ne reste de la première condition que la partie décrépité.

La civilisation qui aurait pu amener chez eux, bien des réformes désirables, s'ils avaient voulu se reconcilier avec elle, n'a fait que précipiter leur extinction.

D'ordinaire les nations se transforment mais ne périssent pas ; cette tribu au contraire périt sans se transformer.

Le temps n'est peut-être pas éloigné où l'on entonnera le chant de mort du dernier des Ojibways.

L. A. PRUD'HOMME.

St-Boniface, 5 juillet 1887.

LE VIEUX PILOTE.

(NOUVELLE.)

Depuis longues années, j'ai, vers l'époque des vacances, l'habitude de visiter soit un coin pittoresque de notre France centrale, pyrénéenne ou dauphinaise, soit une partie du littoral. Il y a trois ans, j'ai suivi le littoral de la Manche depuis l'embouchure de la Seine jusqu'à Dunkerque. J'aurais pu, me direz-vous, mon cher ami, faire choix d'un itinéraire plus remarquable, tant par beauté des sites que la par la variété des aspects ; je vous répondrai que cette excursion était le complément d'autres voyages fait antérieurement et que des raisons d'ordre purement géographique avaient fixé mon choix sur la falaise normande comprise entre la pointe de la Hève et le Bourg d'Ault, sur la côte de fer du Boulonnais et sur les dunes de Picardie, du Calaisis et des Flandres.

Et puis, les belles falaises d'Ebretat " ces fiers monuments de l'architecture de la mer, sculptés par l'éternel départ et l'éternel retour " des flots " ne valent-elles pas à elles seules le voyage ?

Ce voyage fait pédestrement, je n'ai pas la prétention de vous le raconter ici ; le cadre de cet article ne saurait y suffire. Je me contenterai de vous en retracer un seul épisode.

Le..... je me trouvais près de Calais, à Sangatte où j'avais visité et fait visiter à quelques Parisiens de ma connaissance, les travaux préparatoires du tunnel de 48 kilomètres qui devrait déjà relier, n'était l'injustifiable jalousie de nos voisins, deux pays qu'un isthme antique soudait l'un à l'autre et que les tempêtes, les fureurs de l'onde ont transformé en un sillon d'eau salée de 31 kilomètres à l'endroit le moins large.

Lé temps était à l'orage et même en nous pressant, je voyais qu'il ne nous serait guère possible d'arriver à Calais avant le commencement de la tourmente ; nous avons dépassé les baraques de Sangatte et atteint l'endroit où sera Sableville dans vingt ans d'ici. Aujourd'hui, le nom existe il est vrai, seule la chose reste à créer, car les quelques maisons de pêcheurs éparses sur la dune ne sauraient donner l'idée de la confortable et élégante station que des capitalistes avisés comptent faire surgir à cet endroit de la côte.

De larges gouttes de pluie commençaient à tomber ; des nuages couleur de suie se mariaient à la fumée épaisse et floconneuse des cheminées du paquebot de Douvres ; ils couvraient l'horizon en l'enveloppant à droite et à gauche formant au centre comme une trouée lumineuse. La terre de France était plongée dans l'obscurité, tandis que là-bas, bien loin comme à l'extrémité du tube d'une gigantesque lunette, la côte anglaise éclairée par un radieux soleil, resplendissait aux regards émerveillés de mes parisiens. Bien que familier avec les choses de la mer, il m'a rarement été donné de contempler un tel spectacle. Je me souviens cependant qu'une fois entre autres, me trouvant un jour d'hiver, à la chasse, sur le sommet du Blanc-Nez, le même phénomène m'a permis de distinguer avec mes yeux de vingt ans les toits et le clocher couverts de neige de la ville de Douvres.

Forcé de chercher un abri, j'allai frapper à la porte de la mère Simon, l'ancienne marchande de crevettes du Courgain. Fille, veuve, mère et grand-mère de matelots, cette brave femme était, lorsque je la connus, une forte et verte commère à la langue bien pendue, menant son monde à la baguette. D'une intelligence vive, la mère Simon excellait à raconter des histoires, et pour attendre la fin de l'orage, j'espérais, grâce aux bavardages de la bonne femme faire prendre patience à mes compagnons.

En entrant au logis, je m'aperçus que le vent du malheur avait soufflé de ce côté. Au lieu d'un maman encore fraîche et accorte, je vis une femme prématurément vieillie par le chagrin. Elle était entourée de trois de ses petits-enfants. Assis près du foyer, la tête entre les genoux un vieillard mâchonnait des paroles incohérentes et vides : c'était le grand-père Simon, le doyen des pilotes de Calais, l'homme vénéré, celui qu'on nommait jadis le brave des braves. Sa pensée étant hélas absente pour toujours, il ne me reconnut pas.

Après nous avoir fait asseoir, la mère Simon me mit de suite au courant du drame poignant dont elle et les siens étaient les victimes.

Cinq ans auparavant, son mari, habile pêcheur, se trouvant sur les côtes d'Islande, avait été par un gros temps, *élingué* (enlevé par une lame) à la mer et l'équipage privé de son chef avait dû ramener le bateau avec pavillon en berne. Le fils aîné, André prit le commandement et les choses allèrent tant bien que mal jusqu'au moment où la guerre du Tonkin prit l'extension que l'on sait.

Vous n'ignorez pas, mon cher ami, qu'en France, les marins doivent leurs services à l'Etat jusqu'à l'âge de 60 ans. André et Jacques, les deux aînés de la famille furent dirigés vers les mers de Chine pour renforcer les équipages surmenés de l'amiral Courbet. Quant à Antoine, le troisième, il faisait alors *son temps* à Madagascar.

André et Jacques, fidèles aux traditions de leur race firent bravement

leur devoir. A l'affaire de Son-Cay, Jacques, le benjamin du grand-père, celui qui par sa force herculéenne et sa haute stature, lui ressemblait le plus, Jacques, emporté par son bouillant courage, poursuivit les Pavillons-Noirs, la bayonnette aux reins, jusque dans leurs retranchements. Enfermé dans un cercle de fer, il se défendit en désespéré, mais bientôt sa tête, horrible trophée, se dressait sur une pique de bambou. Il fallut retenir André fou de désespoir et ivre de rage pour l'empêcher d'aller partager le sort de son frère. Lors du bombardement de Fout-Tcheou, André devenu quartier-maître fut décoré de la médaille militaire ; blessé d'une balle dans le genou à la prise des îles Pescadores, il ne put, à son grand regret, accompagner en France le corps de son amiral.

"Pour comble de misère," ajouta la brave femme, "ma fille est devenue veuve lors du terrible ouragan du 14 octobre 1880 qui coûta la vie à 64 hommes de la seule commune du Portel ; elle est morte en couches peu de temps après, me laissant la charge de ses quatre enfants. Les trois derniers sont ceux que vous voyez là ; l'aîné vient d'atteindre ses douze ans, c'est déjà un matelot *fini* et il est mousse à bord d'un bateau de pêche de Calais. Depuis quelques temps, le grand-père n'allait pas bien du tout, il a reçu le coup de grâce en apprenant la mort de son préféré ; sa raison l'a abandonné, il est là comme un corps sans âme et je suis obligé de le soigner comme un enfant."

Pendant ce récit, les regards de mes compagnons s'étaient fréquemment tournés vers le vieux marin et pour répondre à leur muette interrogation, voici ce que je leur racontai :

"Ce vieillard, mes amis, est Chevalier de la Légion d'Honneur et décoré de l'Ordre de Ste-Anne de Russie ; s'il pouvait se lever et nous accompagner à Calais, vous verriez les mains se tendre et toutes les têtes se découvrir. Il n'est plus que le spectre de lui-même, car dans son temps, il fut un des plus braves et des plus forts, un pilote renommé, un homme dont Calais la vieille et héroïque cité est fière à bon droit. Il a accompli des choses inouïes et il a sauvé dans sa vie plus d'existences humaines que le plus âgé d'entre nous ne compte d'années. Quand je l'ai connu, il y a vingt ans, il ne se rappelait plus le nombre de ses sauvetages et de ses naufrages. De ses aventures, je vais vous raconter le peu que je sais.

"Dans sa jeunesse, le bâtiment de commerce à bord duquel il servait, se perdit un jour sur la côte orientale d'Afrique, non loin du Cap Guardafui. Mourant de faim, de soif, exténué, errant et misérable, l'équipage fut massacré par les Sômalis. Simon fut seul épargné. Sa jeunesse et sa force trouvèrent grâce devant la férocité des barbares qui comptaient sans doute l'utiliser comme une bête de somme. Emmené par eux dans l'intérieur du continent mystérieux, il ne parvint à

s'échapper qu'au bout de trois années et revint à Calais on ne sait comment. Quelle existence mena-t-il pendant ces trois ans ? à quelles aventures fut-il mêlé ? C'est ce qu'on n'a jamais pu savoir, car lui, si loquace d'ordinaire, n'a jamais voulu entretenir qui que ce fût des choses concernant sa captivité.

“ A l'époque de la guerre de Crimée, sa réputation d'excellent marin et sa longue pratique des côtes de la Baltique le firent engager en qualité de pilote à bord d'un vaisseau sur lequel ses trois fils servaient déjà comme matelots ; par une manœuvre hardie et un coup de barre heureux, Simon sauva le bâtiment d'une perte certaine ; décoré de la main de l'amiral, il fut à son retour, nommé patron du canot de sauvetage de la station de Calais.

“ Quelque temps après, un navire russe était à la côte ; la mer étant tout-à-fait démontée, le bateau de sauvetage s'était trouvé trois fois la quille en l'air. Rejetés à terre les marins éprouvés qui le montaient déclarèrent à leur patron que vouloir tenir contre une mer pareille, c'est folie et tenter Dieu ! Furieux et froissé dans son orgueil, Simon s'écrie qu'il en a vu bien d'autres et que lui vivant, on n'abandonnera pas de malheureux naufragés en semblable péril ; comme ses matelots ne répondent à ses prières, à ses cris, et même à ses injures qu'en détournant tristement la tête, l'intrépide patron appréhende deux d'entre eux, ses fils Jean-Baptiste et Pierre-Marie et leur donne l'ordre de l'aider à traîner à la mer un mauvais canot qui se trouvait sur la grève à l'abri des lames ; bien que retenus par les supplications de leurs femmes et de leurs enfants, les deux fils Simon n'osent désobéir à leur terrible père : à l'aide de la foule électrisée on arrive à mettre le frêle esquif à la mer, on borde les avirons, le père s'assied à la barre, on pique tout droit dans la vague et, chose miraculeuse, ce qu'un superbe canot, don de Sa Majesté la Reine d'Angleterre, une embarcation étanche, construite à toute épreuve n'a pu faire, une misérable coquille de noix l'accomplit en un instant. Il est vrai qu'en abordant le bâtiment russe, elle est réduite en miettes et que le père Simon a l'épaule démise, mais que lui importe. Il a l'amarre nouée autour des reins et il est recueilli avec ses fils à demi noyés par ceux-là même qu'il vient d'arracher à la mort.

“ L'empereur Alexandre s'honora en décernant à l'héroïque sauveur la croix de Ste-Anne de Russie et tant que le prince Orloff, ce véritable grand seigneur ami de la France et des Français a vécu, le pilote calaisien a reçu annuellement une somme de 200 fr., servie sur la cassette particulière de l'ambassadeur du Czar.

“ Voilà ce qu'a fait cet homme, mes amis ! Et de cette force, de cette intelligence, que reste-t-il ? Une pauvre guenille humaine aussi usée que la carcasse de canot qui sert devant cette porte à étendre les filets.”

Franchement émus, mes compagnons se levèrent comme s'ils s'étaient donnés le mot et entraînés par un sentiment de touchante piété, ces fils d'une bourgeoisie sceptique et railleuse, allèrent serrer la main du vieillard.

Le temps s'étant tout-à-fait remis au beau, nous prîmes congé de l'intéressante famille Simon et nous nous dirigeâmes vers Calais en prenant à travers dunes. Mes amis demeuraient soucieux ; pour moi, je savais qu'aux gens qui adorent le merveilleux comme les Français et surtout les Parisiens, il ne faut servir que des héros faits tout d'une pièce ; je me gardai donc de leur confier toutes mes impressions et je songeai au triste envers de notre nature humaine. Le vaillant marin, le patriote dont je venais de leur raconter les prouesses, n'avait-il pas eu, lui aussi, ses faiblesses ; n'avait-il pas été, dans sa jeunesse, un matelot débauché, un coureur de mauvais lieux et le plus grand casseur de pots qui fût de Dunkerque à Bayonne ; l'austère père de famille, le doyen de l'honorable corporation des pilotes de Calais, cédait rarement paraît-il, vers ses vingt ans, aux sollicitations d'engagement des capitaines négriers et aux séductions de l'existence plantureuse des *marchands de bois d'ébène*. L'homme inflexible sur la discipline qui, à son bord, ne souffrait aucune observation, avait maintes fois, lorsqu'il était matelot de l'Etat, joué des tours pendables aux gendarmes de marine. Et lorsque ce bienfaiteur de l'humanité, ce sauveteur émérite, me racontait qu'après un incendie en mer, lui et ses compagnons s'étaient trouvés pendant douze jours, sur un radeau, sans vivres, sans eau et sans boussole, perdus dans l'immensité du Pacifique, ses réticences et ses demi-aveux ne me permettaient-ils pas de songer aux défaillances auxquelles les âmes les mieux trempées ne sont pas toujours inaccessibles et d'évoquer d'horribles scènes de cannibalisme dont ces mers lointaines et hospitalières sont parfois le théâtre.

LÉOPD. LE BRETON.

Amiens, le 1er mai 1887.

LES ACADIENS APRES LEUR DISPERSION⁽¹⁾

(1755-1775.)

(Suite et fin.)

La fanatisme puritain qui s'acharnait contre l'abbé Bailly et demandait son expulsion, s'appuyait sur la constitution de la Nouvelle-Ecosse, d'après laquelle la liberté de conscience était accordée à tout le monde, excepté aux papistes. Tout prêtre catholique devait être banni ; et quiconque lui donnait asile était condamné au pilori, devait payer une amende de cinquante livres sterling, et donner des garanties de sa conduite à venir.

Les lettres de M. Bailly font bien voir dans quelle triste condition étaient encore les Acadiens, près de vingt ans après leur expulsion. Elles montrent aussi quel degré de liberté religieuse leur était accordé : un seul missionnaire toléré pour une population éparpillée sur une étendue de pays de quatre ou cinq cent lieues de tour ; les mariages devant l'église non reconnus par les lois. Les Acadiens étaient-ils bien ingrats de ne pas goûter *the lenity and sweets*, la mansuétude et les douceurs de ce régime ?

Qu'on le remarque bien encore une fois, la faute était bien moins à Londres qu'à Halifax, de même qu'en 1755.

M. de Tocqueville a dit quelque part ; " Si vous voulez bien connaître le faible d'un gouvernement, étudiez-le dans ses colonies. Là, les défauts apparaissent grossis comme si on les voyait à travers un microscope." La Nouvelle-Ecosse est un exemple frappant de cette vérité. L'abbé Bailly l'exprimait en d'autres termes lorsqu'il disait que, dans un gouvernement d'amérique, ce sont les membres et non la tête qui commandent.

La réponse suivante de l'évêque de Québec à M. Bailly de Messein achève de faire connaître cette situation.

" Québec, 5 juin 1771.

" Mon cher Monsieur,

" Ne doutez point de mon affection, les bons prêtres l'ont tout entière.

(1) Du *Paris-Canada*.

“ Je suis étonné que Son Excellence, votre gouverneur, puisse vous gêner, et que le parti presbytérien trouve à redire qu'il y ait un missionnaire dans l'Acadie. Vous savez vous-même qu'étant aussi gêné que je le suis en Canada pour les prêtres, je ne vous eusse pas envoyé en ces contrées, si l'on ne m'avait pressé et sollicité. Une de mes premières vues, en vous accordant, a été d'entrer dans les vues du gouvernement, à qui notre religion nous prescrit d'obéir dans toutes les choses qui ne la blessent point. Je ne vous ai pas donné mission qu'avec l'agrément du gouverneur du Canada, que j'ai consulté le vôtre et celui-ci, quant au bien général, doivent avoir le même but, et ma conduite en cette occasion se conforme à leurs intentions. On voulait retenir les Acadiens, le moyen était de leur envoyer un missionnaire, je l'ai fait ; vous êtes entré dans mes vues par vertu et malgré l'opposition de votre illustre et chère famille, et surtout de votre tendre mère.

“ Dès que vous avez l'approbation et la protection de Son Excellence le gouverneur, ne vous affligez pas de ce que disent les gazettes. Je ne trouverai pas mauvais qu'à l'exigence et à la volonté de M. le gouverneur, vous preniez l'habit séculier : *Habitus non facit monachum*. Je suis inquiets sur votre conscience, et si jaloux de votre salut et tranquillité que je vous permets de tout mon cœur d'aller à Philadelphie, si cela vous est plus commode.

“ Je vous prie d'assurer de mon profond respect Son Excellence, Monsieur votre gouverneur, de le remercier de ma part des bontés qu'il a pour vous, et de l'assurer que je ferai mention de lui au saint autel. Qu'il ne s'en scandalise point : saint Paul nous le prescrit ; nos gouverneurs d'ici me l'ont demandé.

“ J'ai été deux ans à Londres ; je sais assez que votre gouverneur ne sera pas réprimandé pour favoriser aux catholiques de la langue française, l'exercice de leur religion. Si vous êtes gêné, revenez au reste ; je vous recevrai dans mon sein avec toute l'effusion de mon cœur.”

M. Bailly revint en effet ; il fut remplacé par un vétéran des missions dont le nom est encore dans toutes les mémoires, le vénérable père de La Brosse. On peut juger du bien que fit ce missionnaire par la grande réputation de sainteté qu'il a laissée après lui.

Pendant l'accroissement de la population lui ayant rendu bientôt impossible la desserte de cette immense territoire, l'Evêque de Québec se décida à écouter les instances que ne cessaient de lui faire les bons Acadiens pour obtenir un prêtre, malgré les refus qu'ils avaient essayés à Halifax. Leur joie fut d'autant plus vive que l'abbé Bourg qu'il leur envoyait était comme eux un enfant de l'Acadie, exilé comme eux ; un homme de zèle, d'action et d'un rare mérite, en un mot un véritable apôtre.

Connaissant ses qualités et son origine, le prélat l'avait protégé dès sa jeunesse et choisi pour aller recueillir les restes épars de sa nation. L'abbé Bourg revenait de France où il avait été se former à la science et aux vertus ecclésiastiques.

Mgr Briand fut si satisfait des résultats de sa première année de mission (1773), qu'il lui conféra le titre et les pouvoirs de vicaire général dans toute l'Acadie et ses dépendances.

Dans la lettre qu'il lui remit à cette occasion, se trouve un passage relatif aux Acadiens, qui confirme si parfaitement les témoignages de M. Bailly, qu'il mérite d'être cité :

“ Le compte, dit-il, que vous avez rendu de votre conduite dans les missions dont nous vous chargeâmes l'année dernière, et de la docilité des peuples vers lesquels nous vous avons envoyé, nous ont donné une joie vraiment sensible que nous vous avons déjà témoignée d'une manière toute particulière.

“ Le zèle qui vous fit abandonner l'Europe pour vous sacrifier au salut de vos frères, plus chers à votre cœur par les sentiments de la religion que par ceux de la nature, ne trouve point d'obstacles insurmontables, dès qu'il s'agit de gagner des âmes à Jésus-Christ. La difficulté des chemins, la mauvaise humeur des peuples que nous ne vous avons point laissé ignorer et qui ne vous a pas épouvanté, l'incertitude du succès, rien de tout cela ne ralentit votre zèle ; à toutes ces représentations que notre affection, autant que notre devoir, nous obligeait de vous faire, vous ne nous avez donné que des réponses dignes d'un vrai ministre de Jésus-Christ : “ Je ne suis venu, avez-vous dit, que pour les âmes abandonnées de secours.” De si beaux sentiments ne pouvaient que nous plaire infiniment, ils ont en effet pénétré jusqu'au plus tendre et au plus intime de notre cœur. Et pour entrer dans toutes vos saintes et pieuses intentions, seconder votre piété et votre esprit apostolique, nous vous avons revêtu et vous revêtons par les présentes de tous nos pouvoirs.

“ Nous croyons qu'il est nécessaire de vous avertir que vous ne trouverez pas dans les habitants de la rivière St-Jean la même obéissance, une semblable piété une aussi belle naïveté et candeur, autant d'attachement à la religion, un aussi profond respect pour les prêtres de Jésus-Christ, que vous en avez trouvé dans ceux des côtes maritimes de l'Acadie.

“ Quant aux habitants des autres missions, dont vous nous avez fait un rapport si consolant, nous voulons que vous leur fassiez connaître notre contentement et notre parfaite satisfaction. et que vous les engagiez de notre part à persévérer et à marcher constamment dans la voie qu'ils ont prise, se rappelant sans cesse ce grand oracle du Saint-Esprit : *Qui perseveraverit usque in finem, hic salvus erit.*

Peu après le départ de M. Bourg, arriva à Québec un prêtre français du diocèse de Tours, l'abbé Le Roux, ancien supérieur de maison ecclésiastique, homme de tact et d'expérience, venu à la demande de l'évêque de Québec, pour se vouer aux missions du Canada. Mgr Briand crut l'occasion favorable pour faire une tentative vers l'isthme de la Nouvelle-Ecosse, où plusieurs groupes d'Acadiens réclamaient un missionnaire. Il espérait qu'à force de prudence et de précautions, vu l'isolement des lieux, un prêtre pourrait se maintenir sans trop créer d'ombrage.

L'abbé Le Roux y réussit, évangélisa pendant plus de vingt ans toute cette région jusqu'aux îles de la Madeleine, et bâtit enfin une église à Memramcook, dont la paroisse, comme je l'ai dit ailleurs, ne compte aujourd'hui pas moins de six mille âmes, et est devenue le principal centre acadien des provinces maritimes.

Quels furent les travaux, les fatigues et les dangers de cet apostolat? M. Le Roux lui-même en donne une idée dans une de ses lettres :

“ Depuis bientôt quinze ans, dit-il, j'ai fait les fonctions de missionnaire avec beaucoup de tribulations, de peines et de misères, surtout pendant la guerre. Le cher M. Bourg l'a éprouvé lui-même. On m'a mis le pistolet sur la gorge ; j'ai été retiré n'ayant plus ni mouvement, ni connaissance, et cela en revenant de mes missions ; sans compter la faim, la soif, réduit à manger de la soupe de vache marine encore puante.....

“ Après tant de peines, de fatigues, de travaux, on cherche à nous persécuter mal à propos, Dieu soit béni ! (1) ”

Cependant se préparait, dans les colonies anglaises, un grand événement qui devait influer sur les destinées de toute l'Amérique, et ramener plus de liberté et de calme, sous le toit des Acadiens. Dès que le premier coup de canon de la guerre de l'indépendance eut été tiré, ils s'aperçurent qu'on avait pour eux des ménagements auxquels ils n'étaient pas accoutumés. On craignit en effet les complications qu'aurait pu causer un soulèvement parmi eux, qui aurait infaillible-

(1) *Archives de l'archevêché de Québec. Lettre de M. Le Roux à M. le Grand Vicaire Gravé de la Rive ; 21 août 1788.*

Au rapport de M. Le Roux, il y avait en 1785, seulement à Memramcook, au-delà de cent soixante familles, formant six cents personnes en âge de communier. L'abbé Le Roux avait, en outre, des missions acadiennes à Peticoutiac, Shédiac, Cocagne, et dans l'île du Prince-Edouard.

D'après un recensement fait la même année par M. Bourg, il y avait au cap de de Sable et à la baie Sainte-Marie, cent cinquante familles ; au cap Breton, plus de cent quarante, et à l'île du Prince-Edouard, cinquante, toutes acadiennes. Le recensement officiel fait en 1774 indiquait au Cap Breton, cinq cent deux habitants d'origine française.

ment entraîné celui de leurs constants alliés, les sauvages. Leur sécurité augmenta de tous les dangers que courait la puissance britannique dans ses colonies américaines. A la fin de 1775, toute la province du Canada était aux mains des insurgés : l'Angleterre n'y gardait plus qu'un seul rempart, la citadelle de Québec, serrée de près par le général Montgomery. On savait que le sort de cette province dépendait de la fidélité ou de la défection des Canadiens. On avait donc tout intérêt à ménager leurs frères de la Nouvelle-Ecosse.

Ce fut, grâce à ces années de guerre et à la tranquillité intérieure qui s'ensuivit pour les Acadiens, que purent s'organiser, insensiblement et sans bruit, les paroisses de la baie Sainte-Marie, de Memramcook et ensuite de Madawaska, qui servirent de point d'appui aux autres groupes acadiens.

Telle fut la fin de cette persécution sans parallèle dans les annales de l'Amérique. On a peine à s'expliquer comment la race acadienne n'a pas disparu entièrement dans cette tourmente. On s'explique encore moins comment, sans autre secours que le développement naturel des familles, elle ait pu faire de si rapides progrès, comment elle puisse compter aujourd'hui, dans les provinces maritimes, une population compacte et homogène de plus de cent mille âmes. Ce phénomène ne peut être attribué qu'à une seule cause : la puissance du sentiment religieux et national.

Dépuis la publication du travail de M. l'abbé H. R. Casgrain, de nombreux renseignements ont permis à l'auteur de compléter dans un nouveau chapitre, ce qu'il n'avait pu indiquer que dans une note.

Durant les années qui suivirent, un petit nombre de captifs, et même quelques familles, furent amenés de la Nouvelle-Angleterre dans la Grande-Bretagne et réunis aux quinze cents prisonniers de guerre transportés de la Virginie. Quel fut le sort de tous ces prisonniers ? On le connaît du moins en partie, d'après un mémoire de M. de la Rochette qui alla les visiter en 1762, par ordre du duc de Nivernais, ambassadeur de France à Londres, dont il était le secrétaire. "Quinze cents Acadiens, dit ce mémoire, débarqués en Virginie, furent envoyés presqu'aussitôt en Angleterre. Dispersés dans tous les ports de ce royaume. Un grand nombre y périrent de misère et de chagrin. Trois cents avaient abordé à Bristol, où ils n'étaient point attendus, car on ne les attendait nulle part ; ils passèrent trois jours et trois nuits sur les quais, exposés à toutes les injures de l'air. On les renferma à la fin dans quelques édifices ruinés où la petite vérole en fit périr une grande partie.

“ Ceux qui étaient à Liverpool, ayant adressé à M. le duc de Nivernais, une requête dans laquelle ils lui exposaient les persécutions que leur attachement pour la France ne cessait de leur attirer et où ils réclamaient sa protection, et comme Français et comme malheureux, celui-ci dépêcha secrètement vers eux son secrétaire, M. de la Rochette, avec instruction de leur assurer de la protection du roi.

“ Arrivé à Liverpool le 31 décembre, M. de la Rochette se transporta au quartier des Acadiens et après s'être fait reconnaître à ceux qui avaient envoyé la requête à M. le duc de Nivernais, en leur produisant cette même requête, il leur fit part de sa mission et des ordres qu'il avait reçus de Son Excellence. Quelques précautions qu'il eût prises pour les engager à modérer leur joie, il ne put empêcher que des cris de Vive le Roi ne se fissent entendre dans leur quartier, au point même que quelques Anglais en furent scandalisés. Les larmes succédèrent à ces premières acclamations. Plusieurs semblaient entièrement hors d'eux-mêmes; ils battaient des mains, les levaient au ciel, se frappaient contre les murailles et ne cessaient de sangloter. Il serait impossible enfin de décrire tous les transports auxquels ces bonnes gens s'abandonnèrent: ils passèrent la nuit à bénir le roi et son ambassadeur, et à se féliciter du bonheur dont ils allaient jouir.

“ Lorsqu'ils furent revenus de ce premier accès de joie, le sieur de la Rochette obtint d'eux les éclaircissements suivants sur leur situation actuelle.

“ Depuis sept ans, on les a détenus dans la ville de Liverpool où ils ont été transportés de la Virginie. Quelques mois après leur arrivée on leur assigna un certain nombre de maisons dans un quartier séparé en leur donnant la ville pour prison. On assigna pareillement une paie de six sols par jour à tous ceux qui avaient plus de sept ans, et de trois sols aux enfants au-dessous de cet âge.

“ Ils étaient arrivés à Liverpool au nombre de trois cent trente-six, et ils sont réduits aujourd'hui à deux cent vingt-quatre. Pendant les sept années de leur détention on les a peu inquiétés; mais depuis que la paix est décidée, on ne cesse de travailler à les séduire. Langton, commissaire des prisonniers acadiens, les fit paraître devant lui dans les premiers jours de décembre et leur représenta que la France les ayant abandonnés depuis si longtemps, le roi d'Angleterre voulait bien les regarder comme ses sujets et qu'il les renverrait en Acadie, où on leur rendrait leurs terres et leurs troupeaux. Ils répondirent tous unanimement qu'ils étaient Français et que c'était au roi de France à décider de leur sort.

“ Le commissaire les traita alors de rebelles. Il les menaça de les faire enfermer et de réduire leur paie: mais comme rien ne les intimi-

daît, il eut recours à un moyen qui, par l'attachement qu'ont les Acadiens pour leur religion, semblait être infaillible.

“ On choisit un certain prêtre écossais, directeur des Acadiens, en lui promettant la place de curé principal des villages catholiques d'Acadie. Cet homme leur prêcha des sermons scandaleux et cinquante-quatre, presque tous composés de vieillards, se déterminèrent, d'après ses sermons à repasser dans leur pays. On doit dire cependant qu'ils n'ont voulu signer aucun des écrits que le commissaire leur a fait présenter. Tous ceux-là ont écrit depuis à M. le duc de Nivernais pour le supplier de les réclamer comme sujets du roi. Le reste, au nombre de cent soixante-dix personnes, faisant trente-huit familles, ne se laissa pas convaincre,

“ Les Acadiens de Liverpool ayant fait savoir à M. de Nivernais qu'il se trouvait encore près de six cents de leurs frères à Southampton, Penryn et Bristol, Son Excellence donna ordre au sieur de la Rochette de se rendre aussi secrètement dans ces trois villes.

“ Le sieur de la Rochette arriva à Southampton le 18 janvier 1763. Mais comme il n'avait aucune marque à laquelle les Acadiens pussent le reconnaître, et que d'ailleurs les artifices répétés des Anglais engageaient ce peuple à la plus grande défiance, il ne put les convaincre ni de la réalité de sa mission, ni de celle de ses instructions. Il les quitta cependant satisfait de leur zèle pour le roi, et persuadé que l'excès de ce même zèle était l'unique motif de leur défiance. Plus voisins de Londres que leurs frères, et placés dans une ville qui devient en été, le rendez-vous d'une partie de la noblesse anglaise, les Acadiens de Southampton avaient essuyé des attaques plus fréquentes et plus dangereuses. Le général Mordaunt et même en dernier lieu le duc d'York n'avaient pas cru au-dessous d'eux de les solliciter de renoncer à la France. D'ailleurs, dans le moment où le sieur de la Rochette leur fut envoyé, ils attendaient une réponse de la part des commissaires anglais accoutumés à les tromper, et c'était pour eux une raison de défiance très légitime. Ils prirent le parti de dépêcher deux des leurs à M. le duc de Nivernais pour s'assurer de la vérité et il ne leur reste aujourd'hui aucun doute. Ces Acadiens se trouvent réduits à deux cent dix-neuf de trois cent quarante qu'ils étaient à leur débarquement en Angleterre.

“ De Southampton le sieur de la Rochette partit pour Penryn, où il se rendit le 25 janvier. Il y trouva cent cinquante-neuf Acadiens dans la situation la plus déplorable. Depuis la fin de novembre 1762, le gouvernement a arrêté leur paie. Ceux qui n'ont appris aucun métier vivent d'emprunt ; les veuves et les orphelins demandent l'aumône, et ils doivent entre eux plus de deux cent cinquante guinées dans le bourg. Cette paie est comme à Liverpool de six sols par jour pour

chaque personne au-dessus de sept ans et de trois sols au-dessous de cet âge. Les Acadiens de Penryn ne demeurent point dans un quartier séparé, mais sont distribués dans diverses maisons bourgeoises, et d'ailleurs plusieurs de leurs jeunes gens en apprentissage chez des ouvriers anglais y ont contracté des inclinations très peu françaises, ainsi il y a lieu de craindre que le secret exigé d'eux par le sieur de la Rochette n'ait pas été observé avec autant d'exactitude que dans les autres villes. Il faut dire aussi que plusieurs d'entre eux, ajoutant peu de foi aux assurances qui leur étaient données, leur bonne volonté n'a pas été unanime.

“ Le sieur de la Rochette arriva à Bristol le 31 janvier. Il y trouva les Acadiens au nombre de cent quatre-vingt-quatre personnes qui s'abandonnèrent entièrement à la protection du roi. Ils n'eurent aucune peine à prendre confiance dans le sieur de la Rochette, parce qu'ils avaient vu les deux députés, qui de Southampton, s'étaient rendus auprès de M. le duc de Nivernais.

“ Il y a une défiance générale qui prévaut plus ou moins chez tous ces Acadiens et dont voici les principaux motifs :

1^o Leurs frères. qui furent transportés en France au commencement de la guerre, y restèrent plusieurs mois sans recevoir aucun secours et ils craignent d'éprouver le même sort en arrivant dans le royaume.

“ 2^o Ils se flattent toujours de retourner en Acadie et d'y jouir du libre exercice de leur religion, sous la protection du roi. Ceux même qui sont en France, à Boulogne, à Saint-Malo et à Rochefort persistent dans cette opinion et l'ont même écrit aux Acadiens en Angleterre.

“ 3^o Ils craignent que le roi n'abandonne leurs frères dispersés dans les colonies anglaises de l'Amérique, et ceux-là forment le plus grand nombre, étant plus de dix mille qui meurent de faim. De temps en temps, il s'en sauve quelques-uns en Europe, et deux familles de ces malheureux sont arrivées, il y a quelques semaines, de Boston à Bristol, Les Anglais cependant en transportent tous les jours.”

Le mémoire de M. de la Rochette se termine par le tableau suivant de la population acadienne :

ANGLETERRE.

A Liverpool	224
A Southampton	219
A Pencyn	159
A Bristol	184
Pris à bord des corsaires, environ.....	80

EN FRANCE

A Boulogne, Saint-Malo, Rochefort, etc....	2,000
Dans la Nouvelle-Angleterre, le Maryland, la Pensylvanie, la Caroline, etc.....	10,000
Total.....	12,866

“ On ne garantit pas l'exactitude des deux dernières évaluations qu'on ne tient que des Acadiens d'Angleterre.

Ce mémoire de M. de la Rochette et l'intérêt que prenait l'ambassadeur de France aux prisonniers acadiens, étaient dus en partie aux efforts persévérants de l'abbé Le Loutre, leur ancien missionnaire. Fait prisonnier lui-même, à son retour en Europe, après la prise de Beauséjour, il avait subi huit ans d'une dure captivité dans l'île de Jersey ; mais cela n'avait pas ralenti son zèle pour ce peuple. Dès sa mise en liberté, il alla les visiter dans les ports de mer, et après la conclusion de la paix, il fut un des agents les plus actifs de leur repatriement, et de leur établissement dans le Poitou, dans le Berry et à Belle-Isle-en-Mer, où leurs descendants existent encore.

L'Abbé H. R. CASGRAIN.

LE VERRE EN MAIN.

I

LA BIÈRE DE STRASBOURG.

Depuis la douloureuse oblation de l'Alsace et de la Lorraine, la plaie ouverte aux flancs de la France en 1871, par le traité de Francfort, ne s'est point cicatrisée ; mais du moins, des deux côtés des Vosges, l'espérance est restée au fond des cœurs. Si ce n'est pas nous, ce sont ceux qui viendront peu de temps après nous qui auront la chance de s'attabler en pantalons rouges dans les tavernes du vieux Strasbourg, en face des fritures d'ables ou de goujons pêchés dans l'Ill et dans le Rhin, et des grandes chopes à trois sous, servies par des fillettes au minois égrillard, qui, à l'instar de leurs devancières, feront volontiers de l'œil aux troubades de France.

Les petits vins blancs de la rive droite du Rhin ; les blondes allemandes les ont versés à nos soldats, comme Musset l'a chanté dans des vers immortels, en réponse à la brûlante philippique gallophage de Becker.

Mais je les ai goûtés, les vins blancs de la rive droite, et, soit que le terroir soit mauvais, soit que les vigneron allemands n'y entendent rien, je vous garantis qu'ils ne valent pas une canette de bonne bière française de Strasbourg.

Leur réputation surfaite provient de ce que la vigne ne croit guère dans les autres contrées d'Allemagne. Parmi les aveugles les borgnes sont rois.

On n'oserait même pas en prononcer le nom dans un pays qui possède une province appelée Bourgogne et une ville appelée Bordeaux.

Hélas ! le phylloxera, qui est à la vigne ce que la Prusse est à l'Europe, envahit nos crus renommés ; nos vigneron crient misère et s'expatrient dans cette Algérie, qui, après avoir été jadis, le grenier des Romains, est en passe de devenir aujourd'hui la cave de la France. Un jour viendra ou ce pays soumis longtemps à la loi musulmane qui proscrit le vin, nous enverra à bon marché des tonneaux bien remplis.

En attendant, puisque le vin s'en va, il faut bien songer à retourner dans les pays à bière, si regrettés par les pontonniers d'Avignon. On dit que dans les villages bien des paysans ont caché dans un coin de

la cave des tonneaux de qualité supérieure auxquels on ne touchera qu'au retour de nos troupiers.

On peut regretter l'envahissement de la bière qui poursuit de plus en plus ses conquêtes vers le midi. Rien de plus naturel, car elle devrait être plutôt la boisson des pays chauds que celle des contrées du nord. C'est faute de vigne que nous autres septentrionaux nous l'avons adoptée par amour du tabac et par horreur de l'eau.

Mais pour regretter le vin, encore ne faut-il pas être injuste envers la bière.

D'aucuns prétendent que les qualités des Français vont se perdre, leur ardeur guerrière diminuer, leur gaieté s'éteindre, leur sang se refroidir.

Non pas ; c'est nous calomnier d'avance.

La boisson ne suffit pas à changer une race ; où a-t-on jamais rencontré de meilleurs soldats qu'en Alsace, de plus vaillants et de plus rudes marins qu'en Bretagne, où l'on ne boit que du cidre ? Le cidre n'est-il pas là-bas en plein midi, dans la Basse-Navarre, la Soule et le Labourd, le breuvage de ces Basques qui ont conservé au milieu des races nouvelles la vigueur des temps antiques, aussi énergiques que les vainqueurs de Charlemagne à Roncevaux, assez entreprenants pour avoir fondé dans l'Amérique du Sud des colonies indestructibles qui portent haut le nom de la France ?

Où avons-nous plus brillante industrie et cultures mieux soignées que chez les buveurs de bière de l'Artois et de Flandre ? Où trouve-t-on caractères français plus vifs, plus gais, plus enjoués, que chez les buveurs de bière des Ardennes ? Quelle province a joué un plus grand rôle dans notre histoire que ces gars normands, qui dans leurs prières remercient encore notre mère Eve d'avoir cueilli la pomme en dépit des prescriptions du créateur ? Et si le sang des Picards, jadis réchauffé par le contact des Espagnols, s'est un peu refroidi, la faute n'en est-elle pas surtout aux déluges qui inondent constamment leur pays ?

Certes, le vin est bien notre breuvage national et ce n'est pas moi qui en médierai jamais. Loin de là : les paroles me manquent pour exprimer tout le bien que j'en pense ; mais qu'on ne traite pas pour cela le jus de la pomme et celui du houblon comme des parias ; car celui de la vigne réveille surtout ceux qui ne sont pas accoutumés à en user.

Le soldat est plus brave quand avant la bataille il s'est mis un quart de vin sur l'estomac ; mais son ardeur est d'autant plus grande qu'il en boit moins souvent.

C'est aux agriculteurs de chercher les remèdes aux phylloxera ; mais reconquérir le pays du houblon, c'est l'affaire de nos troupiers.

J'ai vu jadis à Schiltigheim un petit soldat gascon tout fluet, avec de petites moustaches noires et tout le soleil du midi dans les yeux, fumer une grande pipe germanique devant une chope aussi haute que lui ; des Badois en villégiature le regardaient de travers sans qu'il y prit garde. Dans leur esprit, ces voyageurs haineux songeaient déjà au moyen d'arracher au petit tourlouroux insouciant sa pipe et sa chope.

A présent, ils les tiennent. La pipe est peut-être cassée, et la chope aussi ; le petit soldat est peut-être mort sur le champ de bataille ou en captivité ; mais il y a encore en Alsace de grandes pipes et de grandes chopes et il y a encore en France de petits soldats.

II

VIE INTIME.

—Allons, Emélie ; assez pleuré comme ça. Ton père va rentrer. Il est fatigué tu sais, papa. Il faut être bien sage et ne pas le contrarier. Il a conduit sa compagnie à la cible et tu sais que le champ de tir est fort loin ; prépare le couvert.

—Oui, maman.

—Tu rangeras tes cahiers et tes livres et tu lui mettras le verre à pied ; il n'est pas content quand on lui en donne un autre ; cela lui fera plaisir ; il verra que sa petite Emélie aime bien son papa.

—Oh oui ! maman, beaucoup. Et toi aussi n'est-ce pas, maman ?

—Mais oui, petite sotte.

—Pourtant, maman...

—Pourtant, quoi ?

—Eh bien, voici. Tu me dis : il faut donner à ton papa le verre à pied. Il ne faut pas le contrarier quand il est fatigué d'avoir conduit sa compagnie à la cible. Il faut dire blanc quand il dit blanc et noir quand il dit noir, et toi tu fais le contraire. Tu dis blanc quand il dit noir et noir quand il dit blanc. Comment cela se fait-il ?

—Ah ! ça, c'est différent. Tu ne peux pas comprendre cela, tu es encore trop petite. Les grandes personnes cela ne doit pas agir comme les enfants... Ecoute, j'entends ton père dans l'escalier. Cours au-devant de lui.

—Bonjour papa.

—Bonjour André.

—Bonjour, ma bonne. Bonjour Emélie. La soupe est prête. A la bonne heure. A table.

—Tu vas bien ?

—Oui, ma chérie ; les jambes un peu raides seulement et la voix un peu éraillée d'avoir crié. Bridapoil est à l'infirmerie, et quand celui-là

est absent, il faut tenir davantage la main à la discipline parce qu'alors les hommes ne demandent qu'à s'en relâcher. D'autre part, le colonel n'est pas venu. A propos et la purge de la petite ?

— Cette purge, cette purge ! Tu es toujours le même. Tu as absolument voulu faire purger cette enfant là qui n'en a pas besoin. Toujours des purges, toujours des drogues ! On te prendrait pour un vétérinaire de cavalerie. Voilà comme on se délabre la santé. Elle n'a pas pris, elle n'a rien fait du tout sa purge.

— Pas d'effet ?

— Pas du tout, mais ce qui s'appelle pas du tout. J'en étais bien sûre d'avance. Je l'ai purgée parce que tu as voulu ; pour ne pas avoir d'histoire ; parce qu'il faut toujours qu'on fasse comme tu veux ; qu'on t'obéisse comme si nous étions des soldats de la compagnie.

— Oh ! maman.

— Tais-toi, Emélie. Les enfants ne doivent pas parler à table. C'est très malhonnête. Surtout, quand leurs parents parlent. C'est la deuxième fois que tu interromps ton père qui parle tout le temps, pendant que son potage refroidit.

— Merci, mon ange, tu est bien aimable. Seulement je crois que nous parlons autant l'un que l'autre. Je laisse refroidir le potage parce qu'il est encore trop chaud. Ce n'est pas moi, que la petite a interrompu ; c'est toi. De plus, elle ne t'a encore interrompu qu'une fois.

— C'est cela ; une dispute ! Tu vas donner raison à cette petite écervelée contre sa mère à présent ! Ah ! si c'est ainsi que tu t'y prends au quartier je ne m'étonne plus que ta compagnie soit mal notée, comme la femme du capitaine de la première du trois le disait hier à celle du capitaine de la quatrième du deux...

— Voyons ma bonne amie...

— Mais quoi donc as-tu, où as-tu couru pour rentrer de si méchante humeur ? Mon Dieu ! que je suis donc malheureuse !

— Voyons, ma bonne, voyons. Il n'y a pas de quoi désespérer et pleurnicher pareillement. On n'est pas un monstre. Viens que je t'embrasse encore un coup. Je n'ai vu personne ; je n'ai couru nulle part ; je n'ai fait que me crotter sur la route de la cible et grogner contre des conscrits qui n'allaient pas au pas ; tu n'es pas malheureuse, mon potage n'est pas trop chaud ; c'est moi que la petite a interrompu deux fois parce que je parle tout le temps. A présent, nous sommes d'accord. Prends un morceau de gâteau.

— Vous me prenez pour une sotte, moquez-vous de moi, à présent, moquez-vous de moi. Que je suis malheureuse, mon Dieu ! Que je suis donc malheureuse. Ah ! il n'y a pas une infortunée comme moi dans toute l'armée française. Une qui a de la chance, c'est celle du lieutenant du dépôt par exemple... ou bien encore celle de l'adjudant-

major. Ce ne sont pas ceux-là par exemple qui brutaliseraient leurs femmes. Si j'avais su !

—Eh bien, oui ! Si tu avais su. Qu'est-ce que tu veux ? c'est une loterie, pas vrai ? On ne sait pas avant. On ne sait qu'après. As-tu fini de pleurer ?

—Moi, quand je pleure, on me donne la fessée.

—Voilà comme vous élevez vos enfants ! C'est encore moi, qu'elle interrompt, n'est-ce pas ? Allons ! Accusez moi encore ! Dites que c'est encore moi ? Comment voulez-vous qu'ils respectent leur mère quand.....

—Tu m'ennuies avec tes " vous." Parlons d'autres chose.

—A merveille ! Parlons d'autre chose à présent ! Les hommes ont beaux être pères, ils n'ont pas de sentiments. Vous ne remarquez donc pas comme cette enfant là est surexcitée. Vous n'entendez pas qu'elle n'a pas cessé de parler depuis votre retour.

Elle est malade. Elle est à la mort. Vous avez voulu la droguer, droquez-là. Elle en a pour longtemps, allez ?

—Sois donc raisonnable, ma chère amie.. comme la femme de l'adjudant-major et celle du lieutenant du dépôt. Je suis sorti du rapport ce matin avec un grand mal de tête. Tu me dis des choses qui n'ont pas le bon sens commun.

—Oh ! je l'ai bien vu à votre figure quand vous êtes rentré, que vous alliez me dire des grossièretés. Je l'ai bien vu. Je m'y attendais. Allez-y, ne vous gênez pas je n'ai pas le sens commun, je suis une bourrique. Continuez. Je suis résignée à tout.

—Résigné.. résignée.. hum ! hum ! hum ! A savoir ? Enfin, tout à l'heure, vous m'avez dit qu'Emélie n'avait pas besoin d'être purgée ; que la purge ne lui avait produit aucun effet parce qu'elle va bien. Maintenant, vous me contez qu'elle est à la mort et que c'est moi qui l'ai tuée.

—Certainement, c'est vous. La drogue, c'est la mort des enfants, comme disait ma bonne mère. Que ne suis-je toujours restée auprès d'elle !

—Tu en serais assez vexée.

—Il ne manquait plus que cela. Insultez ma mère à présent. C'est dans vos journaux militaires, dans le *Moniteur de l'Armée*, dans vos mess, dans vos cafés, dans vos orgies, que vous avez appris à traiter les belles-mères de la sorte. Mon Dieu, mon Dieu ! Qu'est-ce que je vous ai donc fait pour être si malheureuse ?

—Je ne lis pas de journaux ; je ne mets pas les pieds au mess ni au café ; je ne me livre à aucune orgie.

—Vous me le dites. Vous me dites ce que vous voulez. Je ne suis pas derrière vous toute la journée pour le savoir.

—C'est bon, j'en ai menti.

—Monsieur, je ne suis pas comme vous, impolie et soupçonneuse. Vous me dites que vous n'en lisez pas. Si ce n'est vous, quelqu'un autre vous les lit tout haut dans la caserne par exemple.

Le colonel y a défendu l'introduction des journaux, et ce ne sont pas les officiers qui donneraient aux hommes l'exemple de l'indiscipline.

—Vous avez réponse à tout, je le sais bien. Vous avez toujours raison. Vous aviez raison aussi, n'est-ce pas, quand vous m'avez soutenu qu'il n'y avait pas de pharmacien dans la rue ; quand vous avez eu le cœur de me refuser de descendre chercher des grumeaux d'aloès pour la petite qui était à la mort quand j'ai été forcée d'y courir moi-même dans la neige.

—C'est donc vous qui avez voulu la purger ?

—Cet homme-là me fera mourir !

III

UN CORROMPU.

On finit toujours par tout savoir, et nous apprimes un beau matin qu'avec sa figure aussi sérieuse que celle d'un ministre des finances ou d'un ablégat dans l'exercice de ses fonctions, ses chevrons, son front ridé, ses airs rogues, ses moustaches en pointe et raides comme deux baguettes de tambour, ses douze ans de service, le sergent Kergaret, surnommé Tête-de-Bois, n'était qu'un corrompu.

Ah ! voyez-vous, je ne le dis pas sans tristesse et je m'attends à soulever d'horribles tempêtes de démentis et de récriminations. Tant pis, je le répète, Kergaret n'était qu'un corrompu.

—Un corrompu, Kergaret ! Quel est le *bleu* qui a dit ça ? Où est-il ? A quelle heure le couche-t-on ? On t'en donnera treize à la douzaine, des corrompus de cette trempe-là. Si tu l'avais vu patauger dans les boues d'Inkermann et dans les sables d'Afrique !

—Tout ce que vous voudrez. Je ne vous dis pas le contraire. Ce que je dis, c'est que Kergaret n'était qu'un corrompu. Je le sais bien, peut-être, puisque c'est lui qui me l'a dit.

—Kergaret t'a dit ça, blanc-bec ? Où, quand, comment et devant qui ? Je voudrais bien savoir ça.

—Kergaret m'a dit ça au poste de Bab-Azoun, devant les hommes de garde, la fois où il a attrapé quatre jours de salle de police pour mauvaise tenue de son poste.

—Kergaret n'a jamais mal tenu son poste d'abord. et ensuite il n'a jamais mis les pieds à la salle de police. La conclusion est qu'il n'est

pas plus vrai qu'il se soit jamais considéré comme un corrompu. Tu l'accuses parce qu'il est l'ami de Bridapoil et ennemi de Marchepied qui protégeait les conditionnels. Bridapoil n'aurait pas honoré Kergaret de son amitié si Kergaret avait été un corrompu.

—Kergaret a mal tenu son poste ; il a été à la salle de police ; il a déclaré lui-même n'être qu'un corrompu.

—C'est trop fort, à la fin. Compte-moi ça, si tu veux.

—Eh bien, voici : les volontaires d'un an étaient donc de garde à la prison de Bab-Azoun. Rien que des quinze cents francs. Le colonel avait dit à l'adjudant-major : Soignez-moi ces gars-là. Mettez-les à un poste où il y ait au moins six heures de faction. Donnez-leur un sergent incorruptible, avec des instructions sévères et catégoriques.

Ce qui fut exécuté, malgré le mécontentement de plusieurs capitaines qui auraient voulu qu'on montât la garde par fractions constituées et qu'on ne glanât pas à tout bout de champ un homme de garde par-ci, deux hommes de garde par-là, dans leurs compagnies.

Nous voilà partis par le boulevard de la République. Quelle est belle, la ville d'Alger ! Demandez à ceux qui sont allés au Congrès scientifique. A droite, les grandes maisons à arcades qu'on dirait émigrées de la rue de Rivoli avec les gens qui les habitent ; la brasserie Kling, la Perle, la Poste, le Trésor, l'Europe tout entière. A gauche, les rampes qui vont au port, la douane en contre-bas ; la gare, le port brillant sous le soleil clair comme un tapis d'azur, les vaisseaux de tous les pays, grands et petits, les Valery, les Touache, les barques espagnoles pavoisées en l'honneur du dimanche. Devant, les montagnes kabyles, dressées à plusieurs lieues, enveloppées d'un air si limpide qu'on croirait en atteindre les flancs en une heure ou deux.

Kergaret, Breton devenu Africain, blasé sur ce spectacle, était tout à son service et préoccupé des ordres qu'il avait reçus. Aussi grognait-il comme jamais :

—Levez la tête. Comment s'appelle l'imbécile qui marche avec les deux jambes à la fois ? Et celui qui a des souliers si mal cirés ? Et celui qui porte son fusil comme un garde national ? Appuyez donc sur la crosse. Vous ne savez pas le français ? Par le flanc droit, par file à gauche, marche ! En voilà un qui est perdu. C'est ce qu'ils appellent exécuter un mouvement. Ah ! malheur. Quelle armée ! malheur de malheur !

Nous murmurions entre nous : Ça va *membre* aujourd'hui.

Il en fut ainsi jusqu'au poste où nous relevâmes nos prédécesseurs conformément aux règles de la théorie.

Les factionnaires placés, Kergaret se mit à se promener de long en large les bras croisés, la pipe à la bouche, la mine renfrogné, sur

veillant avec soin la tenue des factionnaires, décidé à suivre dans toute leur rigueur les instructions draconiennes du colonel.

Le petit Montal avait un accent méridional si prononcé qu'à Agen même on l'avait surnommé le Gascon. C'est dire qu'un certain toupet ne lui faisait pas défaut. Il s'adressa tout à coup à Kergaret.

—Sergent, avec votre permission, est-ce qu'il n'y aurait pas moyen d'aller au coin acheter une bouteille de vin ?

→ Pas de ça ! On vous apportera vos quarts avec vos gamelles. Le colonel ordonne la sévérité. Vous n'avez pas besoin de tant boire.

—C'est bon, sergent. Ne vous fâchez pas. Je croyais que la chose pouvait se faire. Du moment que cela ne vous convient pas, n'en parlons plus.

Cette soumission flatta le vieux dur-à-cuire. Son œil s'adoucit un peu. Il n'avait rien vu à redire dans le service, ni dans la tenue. Il se mit à causer un peu avec les camarades assis sur le banc. Evidemment, s'il n'oubliait pas les recommandations colonéliennes, il était disposé désormais à en appliquer modérément l'esprit plutôt qu'à en suivre strictement la lettre. On lui offrit une cigarette de tabac turc qu'il refusa d'abord. Puis, il l'accepta pour nous faire plaisir, et l'ayant trouvée excellente, il en réclama une autre et dit à Montal :

—Vous pouvez aller chercher une bouteille de vin, si le cœur vous en dit, jeune homme, mais dépêchez-vous.

Il y a des gens auxquels la soif vient en buvant et pour lesquels il a été dit qu'ils prendront bientôt quatre pieds chez vous pour un que vous leur aurez laissé prendre. Montal était de ceux-là et répondit :

—Merci, sergent. Vous êtes bien bon. Si en même temps, je prenais un morceau de viande et deux bouteilles au lieu d'une, nous ferions cadeau de nos gamelles aux hommes de corvée qui vont les apporter.

Kergaret, touché par le compliment de l'exorde et la bonne pensée de la péroraison, donna son assentiment.

Montal, qui était millionnaire, aimait à faire grandement les choses. Il revint escorté d'un garçon d'hôtel muni d'un panier de vin de Bordeaux. Kergaret fronça bien un peu le sourcil ; mais quand il vit les verres propres et brillants comme les carreaux d'une chambrée un jour de revue, quand le garçon, stylé au préalable par Montal, eut débouché le flacon et l'eut servi le premier, l'émotion le gagna ; il se leva et porta un toast :

—Au colonel.

Toutes les voix répondirent :

—Au colonel.

Car on n'est pas rancunier dans l'armée.

Puis arriva un autre garçon portant neuf dîners complets. Nous fîmes chère lie. La table du poste apprit pour la première fois ce que

c'est qu'une nappe. Les serviettes blanches furent installées sur les pantalons rouges.

Si Bridapoil avait vu ça !

—A la bonne franquette, les amis ! Que chacun se serve et commence par où il voudra sans s'occuper des camarades.

Kergaret, à la vue du menu, dédaigna le potage et commença seul par la sole au gratin.

Pauvre bonhomme qui n'avait fait dans sa vie que trois sortes de festins ! Il était passé de la pitance des landes bretonnes à la soupe au bœuf de la caserne, alternant deux fois par semaine avec le rata : puis, il avait connu l'art culinaire de la cantinière, bien inférieur souvent, hélas ! à celui du cuisinier en pied. Voilà tout.

Elle était succulente, savoureuse, cuite à point, toute chaude encore sur le plat d'étain ovale. Il ferma les yeux, il remuait la langue ; et les volontaires se regardaient en souriant. Et le vin vieux descendait joyeusement des bouteilles pour monter dans les cerveaux. Sous l'influence de la sole au gratin, Kergaret sentait dans sa tête des jouissances pareilles à celles des fumeurs d'opium.

Il fallut pour le réveiller la voix du fantassin Montal.

—Sergent, votre sole est finie. Moi, je n'aime pas la sole. Prenez la mienne. Je mangerai un morceau de viande.

Kergaret mangea ainsi quatre soles l'une après l'autre, mais pas sans boire, ce qui aurait été encore un plus grand tour de force.

Il n'y a pas de fête complète sans chanson, et au café, l'ami Scapin, de sa petite voix falote, en entonna une dont l'auteur était un volontaire d'un an qui avait terminé son temps l'année précédente :

Combien j'ai douce souvenance
De ces douze mois de bombance
Où nous portions le pantalon
Garance,
Le godillot à gros talon
Trop long ?

Te souvient-il du fils d'Alsace
Avec ses cheveux en filasse
Qui commandait le peloton
De chasse,
Et qui criait comme un mouton
Qu'on tond ?

Te souvient-il de la famille
Et de la fillette gentille
Du casernier, ce vieux manchot ?
La fille
Possédait un cœur d'artichaut
Fort chaud.

Te souvient-il des Espagnoles
 Ou bien des Françaises créoles
 Qui nous envoyaient des coups d'œil
 De folles
 Et nous indiquaient sans orgueil
 Leur seuil !

Te souvient-il de l'exercice
 Et de la salle de police
 Où dormaient chaque nuit d'aucuns
 D'office,
 Au près de Thomas aux parfums
 Communs ?

Te souvient-il de la gamelle
 Où sous une main paternelle
 Le chou, le bœuf et le gros sel
 Se mêle
 Et de la blouse du Vatel
 Tel quel ?

Te souvient-il qu'à la cantine
 Exhalant une odeur divine
 Quand aux fêtes nous y dînions,
 Fantine
 Nous faisait cuire des rognons
 Mignons ?

Oh ! rendez-moi mon capitaine
 Mon quart et ma gamelle pleine
 La cantinière, en jupons courts
 De laine,
 Mon pompon sera mes amours
 Toujours.

La chanson finie, le repas dégusté, les bouteilles vidées, la table enlevée, un singulier phénomène se produisit Kergaret alla s'asseoir sur le lit de camp, mit le front dans ses mains, et commença à réfléchir tout haut :

—C'est une honte, ce que j'ai fait là. Je passe pour un vrai soldat et je ne suis qu'un corrompu. J'ai mangé des soles au gratin. Tiens ! Kergaret, si quelqu'un te l'avait dit hier, on se serait aligné. Aujourd'hui, le dise qui voudra, tu n'es qu'un corrompu.

Alors nous consolions le brave homme qui avait le vin si larmoyant :

—Voyons, sergent, voyons, ne vous faites pas tant de bile. Vous nous rendez tout tristes. On n'est pas corrompu parce qu'on a mangé une sole au gratin. On trouve une occasion, on en profite, quoi. Voilà tout.

—Oui, oui, je vous comprends. Vous êtes de bons enfants. Vous

avez bon cœur. Cela ne vous empêche pas de penser comme moi et vous dire au fond : Ce Kergaret, qui aurait cru cela de lui ? Dire pourtant que ce n'est qu'un corrompu !

—Pas du tout, sergent. Alors, si vous êtes un corrompu pour avoir mangé une sole au gratin, quest-ce que nous sommes, nous autres qui en avons mangé plus de cent fois.

—Vous, ce n'est pas la même chose. Mais moi, songez-y donc, qui ai traversé l'Afrique de Géryville à Bistra rien qu'avec du biscuit, aux côtés de mon ami Bridapoil, qui n'ai mangé à ma faim qu'au régiment, qui ai passé des trois et quatre jours le ventre creux, venir à mon âge me bourrer de soles au gratin, c'est une honte et je vous dis que je ne suis qu'un corrompu.

—Allons donc ? vous plaisantez ; pour une pauvre petite compensation une fois en passant, vous.....

—Taisez-vous, tenez. En voilà assez, le premier qui répète que le sergent Kergaret n'est pas un corrompu, couchera à la salle de police.

On se tut ; car on voyait l'instant où ce diable de Kergaret ne se contenterait plus d'exiger notre silence, et nous demanderait d'affirmer notre croyance en sa corruption.

Il sortit du poste, se promena de long en large sur le pas de la porte, en grommelant entre ses dents, et ces deux mots seuls étaient perceptibles à intervalles rapprochés :

—Kergaret.. corrompu.. Kergaret.. corrompu.

Il fut de ce moment-là maussade et inabordable. Après la visite de l'officier de jour, qui avait été satisfait, il s'adressa à lui et lui dit :

—Mon lieutenant, le poste est mal balayé, mal tenu. J'ai infligé deux jours de salle de police au sergent Kergaret.

—Mais c'est vous, Kergaret.

—Oui, mon lieutenant.

—Vous êtes fou ?

—Non, le poste est mal tenu, service mal fait. Kergaret aura deux jours de salle de police, et pas volés.

—Vous n'avez pas le droit de punir quelqu'un de votre grade.

—Si, si.

—Pas de discours. Si vous y tenez tant, vous ferez vos deux jours de salle de police.

Le lieutenant s'en alla.

Le lendemain matin, quand il vint ouvrir les salles de discipline, le sergent de garde trouva Kergaret profondément endormi. Seulement, il rêvait tout haut et répétait :

—Corrompu.. Corrompu..

IV

PADECHANCE.

Ce nom—que vous êtes évidemment libre d'orthographier autrement et même de décomposer en plusieurs mots si le cœur vous en dit—était celui du cheval de Madec, vagemestre de hussards. Pâdechance était d'une intelligence pareille à celle du zèbre, ce fameux mulet du train dont j'ai narré autrefois les aventures. Mais Pâdechance était loin d'être dévergondé et carottier comme le zèbre ; jamais cheval de hussard n'avait plus régulièrement rempli ses obligations militaires. Pâdechance avait en cela d'autant plus de mérite que ses propres qualités ne venaient que de sa bonne nature et non des exemples qu'il avait reçus. Loin de là : tout avait conspiré contre lui. Dès son arrivée à l'écurie régimentaire, il s'était trouvé placé entre Vénard et Pavénard, dont l'un était la gourmandise en personne et l'autre la paresse incarnée, double contact trop bien fait pour gêner les plus heureuses dispositions. Mais Pâdechance était demeuré incorruptible.

Pour comble de malheur, notre héros, en échéant au vagemestre, se trouvait appartenir à un maître qui avait un défaut grave. Né sur les bords de la mer, Madec avait dès son enfance bu un nombre incroyable de coups dans l'eau salée, et le gout du sel lui était resté dans la gorge, si bien qu'il était forcé de recourir de temps en temps à la chartreuse, à l'anisette et aux spiritueux pour le combattre, au grand chagrin de Pâdechance.

Ce défaut n'empêchait pas le cheval d'être fort indulgent pour le cavalier ; ils faisaient ensemble fort bon ménage et rarement on vit une pure amitié traversée de moins de nuages. Tous deux étaient d'un brun tirant sur le noir, et bien que Pâdechance fut—à en croire son possesseur—d'origine basque, il comprenait à merveille les discours que Madec lui débitait en bas breton, surtout lorsque la péroraison était appuyée d'un morceau de sucre dont la bête était friande.

La compagnie de Madec fut envoyée en détachement aux Ait-Alouel où elle devait rester quinze jours ; mais on oublia de la relever, comme il advient parfois en Afrique. Contre fortune, on fit bon cœur. On construisit des baraques en planches pour les hommes et les chevaux, un camp de Châlons en miniature. Celles des officiers étaient isolées des autres sur le chemin de la commune mixte la plus voisine, à quelques centaine de mètres les unes des autres. Tous les deux jours, Madec et Pâdechance, l'un montant l'autre, revenant de chercher les correspondances arrivées par le courrier de France, dépo-

saient d'abord sur leur route les lettres destinées aux officiers. D'ordinaire, elles étaient remises aux ordonnances qui les attendaient.

Mais les colons du bureau de poste étaient en partie d'anciens soldats qui fraternisaient volontiers avec Madec, le vers à la main, et celui-ci, loin de l'œil de l'autorité militaire, se livrait aisément à son défaut favori, en compagnie du garde-champêtre. Une fois ou deux déjà, le digne sous-officier avait eu peine en revenant à conserver un équilibre bien stable. Un lundi matin, ayant ripaillé jusqu'avant dans la nuit, il s'en dormit sur Pâdechance et se dirigea vers le camp sans le savoir par la force de l'habitude.

Pâdechance, bien qu'il en voulut un peu à Madec, de son intempérance, marchait au petit pas, avec précaution de peur de le faire tomber. En arrivant à la demeure du commandant, il s'arrêta, attendant que Madec descendit.

Madec ne bougea pas.

Visiblement inquiet, Pâdechance allongea le nez dans l'entrebaillement de la porte et poussa un hennissement sonore, qui arracha à ses occupations l'ordonnance occupée au nettoyage du pantalon numéro deux du capitaine, et qui fut tout surpris d'entendre la voix de Pâdechance au lieu de celle de Madec. Le brave flamand demeura tout stupide à la vue du vaguemestre profondément endormi par suite de ses libations ; mais ce mettant à la hauteur des circonstances, il prit la valise, y démêla les lettres qui appartenaient à son patron, donna un morceau de sucre à Pâdechance qui le remercia d'un signe de tête et reprit sa route.

La même scène se renouvela chez le lieutenant ; mais soit oublié, soit qu'il craignit d'avoir perdu trop de temps par la lenteur de sa marche et qu'il redoutât d'arriver en retard au quartier, soit encore qu'il eut subitement changé d'idée et résolu de donner à Madec une petite leçon, il passa devant la porte du sous-lieutenant sans s'arrêter.

L'affaire pouvait être grave pour Madec, car lorsqu'il était de semaine surtout, le sous-lieutenant ne plaisantait guère avec la discipline. Mais ne voilà-t-il pas qu'arrivé à cent mètres Pâdechance éprouva des remords, fit demi tour, retourna chez le sous-lieutenant y laissa ses lettres, revint au quartier sans que Madec se fût réveillé.

L'adjudant qui s'y trouvait était un camarade intime du vaguemestre ; il fit sonner *aux lettres*. Les hommes accoururent avec la précipitation de gens qui se trouvent à des centaines de lieues de leur pays, et qui attendent des nouvelles de leur papa ou de leur bonne amie, et parfois, chose encore plus désirée, un peu de *quibus*, grâce auquel il est facile d'obtenir deux jours d'agrément et huit jours de prison.

Chacun fouilla à plaisir dans la sacoche, prit ses lettres et celles des camarades de chambre, et la distribution se trouva ainsi s'être faite

toute seule quand Madec se réveilla. Jugez de son ahurissement ! Il fallut que l'adjudant et les trois ordonnances lui racontassent comment son voyage et son service s'étaient passés.

Pareille leçon aurait dû lui servir. Loin de là : comme dit le proverbe, à savonner la tête d'un âne, on perd son savon. Enthousiasmé des mérites de son coursier, encouragé par la complicité des frères d'armes, Madec tout en gardant pour lui les galons d'adjudant—vaguemestre, dressa Padéchance à en remplir lui-même l'office tout seul, et coula désormais des jours dans une sinécure pleine de charmes et de quiétude.

Hélas ! Tant de bonheur ne pouvait toujours durer. Ce qui devait arriver arriva. Un jour, le capitaine entendit le hennissement quotidien de Padechance et interrogea son brosser :

—Qu'y a-t-il donc ?

—C'est le vaguemestre, mon capitaine.

Et il courut chercher les lettres. Le capitaine fort intrigué mit le nez à la fenêtre et observa le manège. Il s'habilla en hâte et suivit Padechance, s'arrêta avec lui à la porte des officiers, entra avec lui au quartier. A la vue du grand *kébir*, l'adjudant s'abstint prudemment de commander la sonnerie, mais les hommes ayant aperçu Padechance vinrent chercher leur correspondance et vidèrent la sacoche sous l'œil bienveillant du capitaine.

Celui-ci, naturellement, fit venir Madec qui, pour comble de malheur, se trouvait précisément *en bordée*, le menaça de salle de police de prison, de conseil de guerre même sans l'effrayer ; mais quand il lui annonce que tout d'abord il allait lui changer son cheval, Madec fondit en larmes, le supplia de n'en rien faire, promit de s'amender.

—Serment d'ivrogne ! riposta le capitaine, qui tint bon malgré tout et confia le cheval à un autre adjudant, malgré la douleur des deux amis.

Au bout de huit jours, le capitaine pardonna ; le plus satisfait de tous fut sans contredit l'adjudant qui avait pendant ce temps hérité de Padechance ; car l'animal qui avait joué toutes sortes de tours et failli le conduire à l'hôpital. Mais la leçon avait aussi été rude pour les deux inséparables, et pour en éviter le retour, Madec s'amenda de ce jour comme il l'avait juré et devint un modèle de sobriété.

V

LA REVANCHE DE BARNABÉ

Nous étions trois compatriotes, accoudés sur la table de la cantine. L'un, notre vieille connaissance, le sergent Bridapoil, l'autre simple

soldat dans la ligne, libéré partant en France avec une vareuse bleue, et votre serviteur, ex-réserviste, de deuxième classe, vu qu'il n'y a pas dans l'armée française de classe inférieure, à part les enfants de troupe-

Je dis *ex-réserviste*, car j'avais fini mon temps, et Bridapoiil n'eût pas été un homme à s'attabler avec un inférieur en activité, à moins d'une liaison fort ancienne, comme celle qui l'unissait à notre commensal.

—Ne manque pas d'aller voir mes parents à Pont-à-Mousson, disait Bridapoiil, puisque tu rentres au pays. Tu leur diras que je vais revenir en France. Je suis désigné pour passer adjudant. Comment retournes-tu donc là-bas sans un malheureux gallon, puisque nous avons été élèves-caporaux ensemble ?

—Que veux-tu, mon cher ! La roue tourne bien pour l'un, mal pour l'autre. Toi tu vas avoir l'épaulette au premier jour. Moi je m'en retourne simple bigorneau commé devant. Voilà tout.

—C'est singulier ; car tu étais bien noté, et quand tu as permuté, je m'attendais à te revoir sous-officier au minimum.

A cette minute, entra Jé capitaine des Voutes un petit Arabe qui vendait des menus objets.

—Allons, moussiou lou giniral, achetex-moi quelque chose, du fil, des ciseaux, un porte-monnaie, de l'encre, du papier à lettre.

—Laisse-nous tranquille, répondit Bridapoiil.

—Bon marché, moussiou, bon marché, insista le petit Arabe.

—Ne m'échauffe pas davantage les oreilles, petit singe, petit mauricaud, répliqua le sous-officier. Sinon mon godillot et ton postérieur pourront bien faire connaissance.

—C'est si bon marché, sidi ; c'est donné. C'est pour rien.

Bridapoiil était un homme rempli de vertus, mais dont la patience était modérée. Il se leva et accomplit sa promesse. Le petit Arabe s'en alla en criant et en essuyant la poussière de son bournouz.

Alors Georges soupira :

—Tiens, mon cher, tu ne sais pas ce que tu viens de me rappeler. C'est pour en avoir fait autant que je n'ai jamais avancé dans l'armée.

—Ah dame ! Si tu as frappé un supérieur, répondit Bridapoiil—dont les joues s'empourprèrent au souvenir de l'affront qu'il avait reçu du Saharien—cela ne m'étonne plus. Tu as encore bien de la chance de n'être pas passé au conseil de guerre. Comment ne t'ont-ils pas fusillé ?

—Un supérieur ! Ah bien oui ! Ce n'est pas de cela qu'il s'agit. C'était un marmouset plus petit que cet arbigou.

—Tiens ! c'est curieux. Compte-moi un peu cela.

—Donc, notre régiment étant en garnison à Bayonne, les Espagnols

commencent à se tirer des coups de fusils entre carlistes et républicains, et l'on nous échelonne tout le long de la frontière pour la garder. Moi, j'étais à Biriaton, un petit village basque perché en haut d'une montagne, comme ceux de la Kabylie, et qui, d'en bas, a des airs de forteresse. Autour, des châtaigniers a n'en plus finir, où l'on allait en maraude. Une vue superbe sur l'Espagne.

En bas, des bois et une route montant entre des bouquets d'arbres. Devant, la Bidasson bordée de saules, aux eaux claires et si basses qu'on peut traverser à gué pour aller chercher de l'autre côté du tabac de contrebande. Je te parle de ce temps-là, car aujourd'hui, on serait volé, vu que le tabac est à présent plus cher qu'en France. De l'autre côte, une grande route blanche à travers des champs de maïs et coupée de loin en loin par de petites maisons en pierres ou des barraques en bois, peintes en vert, comme des cages à lapins, et qui servent, les uns et les autres, de postes aux douaniers, qui se promènent avec leurs uniformes bleus, leurs shakos larges, leurs fusils en bandoulière. Derrière, encore des montagnes, les unes nues, les autres boisées, marquées de sentiers dont les entrebandiers se servent seuls, parce que les chèvres n'y pourraient grimper. Dans le lointain, à droite, la ville d'Irun avec son église au grand clocher, couleur de chocolat.

En somme, un pays pas mauvais, habité par une population étrange, qui ne tient ni des Français, ni des Espagnols. On y parle une langue impossible dans laquelle "ma belle" se dit "édéra" et "je vous aime" "maï ee saï toute." Si tu y vas maintenant, tu entendras dans plus d'un endroit, les enfants parler français sans accent. Mais ce n'est ni à l'église, ni à l'école qu'ils l'ont appris. C'est en jouant avec les soldats. Quelquefois, en bataillant avec eux comme tu le verras tout à l'heure.

Quels troupiers cela ferait dans les petits chasseurs, ces Basques, s'ils n'avaient pas l'habitude de s'en aller en Amérique ou, comme ils le disent, aux Amériques, avant le tirage au sort. Tu te promènes sur une côte au pas accéléré et tu crois aller trop vite. Tout d'un coup, tu t'entends saluer : "Agur iaouna." Tu vas répondre. Bah ! Tu aperçois déjà ton individu à cent mètres en avant avec son béret bleu, ses espadrilles, sa veste jetée sur l'épaule gauche. De braves gens, mais à qui il n'est pas sage de marcher sur le pied, tu vas voir.

—Nous voilà loin de compte, et si tu persistes à chercher midi à quatorze heures, du diable si l'on saura jamais pourquoi tu n'est pas passé cabo.

—J'y viens. Mais c'est plus fort que moi. Cela me rajeunit quand je parle de tout cela. Car nous avons eu là du bon temps : Il y avait quelquefois un peu de danger, un jour par exemple que je montais la

garde au pont de Behobie. Les balles ne connaissent pas les frontières, je crois revoir les miquelets en bérêts rouges, faisant un feu d'enfer sur les maisons du village, les carlistes abrités dans les jardins et jouant tranquillement à la pelote ou hissant parfois un beret au bout d'un bâton par dessus le mur, pour attirer le feu qui était accueilli par des cris ironiques, le feu allumé dans les maisons par les bombes d'Irun, les douaniers de service, la cigarette en bouche, tranquillement assis dans des guérites dont l'ouverture faisait face à la France placée au beau milieu du pont, à l'extrême limite espagnole, bien convaincus que les balles ne pouvaient venir les chercher ; puis, sur le tard, le renfort d'Irun arrivant au pas gymnastique, les carlistes regagnant la montagne en débandade, sous le feu du corps de garde, puis le soir venu, les maisons brûlées une à une, les flammes reflétées dans Bidassoa, les blessés emportés du côté français, les miquelets noirs de poudre venant s'y rafraichir dans les auberges, les gens en pleurs, emportant leur mobilier, les tables, commodes, paillasses, lits, matelas, chaises, portes, volets entassés dans la rue ou commence la route de Béhobie à Biriadou.

Il y avait là des arias, des ennemis, des désagréments ; la bru du maire de Biriadou fut tuée un beau matin à sa fenêtre venue d'Espagne. Il en advient autant à Sare, à un pauvre diable du 49e qui montait sa faction.

Mais à part ces inconvénients-là, nous étions heureux comme des coqs en pâte, logés chez l'habitant qui est hospitalier et bon pour le soldat. Une qualité à louer chez des gens qui ne servent jamais. On n'a guère entendu parler le basque dans les chambrées que depuis la nouvelle loi ; car pour treize ou vingt-huit jours, ce n'est pas la peine d'aller en Amérique.

Quand on allait en promenade militaire, ces réservistes chantaient " Montagnes Pyrénées ", une chanson qui vous endort, au lieu des refrains de la caserne qui vous tirent la jambe et feraient accélérer un mort. Mais ils sont si bons marcheurs qu'on ne s'en apercevait pas.

Dispersés dans les villages, nous ne dépendions guère de personne : là d'un sergent, ici d'un simple caporal. C'était tout un âge d'or. Pas d'appel, pas de revue, pas d'exercice. On se promenait. On chassait. On riait avec les petites filles. Quelques-uns gagnaient de l'argent à travailler de leur métier, qui tailleur, qui cultivateur, qui cordonnier. Et tout ce bon temps là comptait sur le congé comme les jours passés à salle de police.

LÉON BARAT.

(A continuer.)

WASHINGTON⁽¹⁾

Retracer en quelques pages la vie et les œuvres d'un homme aussi illustre que Washington, est une entreprise téméraire. Un volume ne suffirait pas pour raconter les événements aussi variés qu'importants qui ont traversé sa vie. Aussi, ai-je besoin de placer cette pâle esquisse sous le patronage de votre bienveillance. Je n'ai fait que recueillir quelques traits de ce grand caractère, quelques incidents de cette vie mémorable, quelques événements d'une carrière si bien remplie. Je veux rappeler à votre souvenir celui que ses compatriotes ont appelé *le premier et le meilleur des hommes*, et qui fut proclamé, à sa mort, par le congrès en deuil, "l'homme qui avait été le premier dans la guerre, le premier dans la paix, le premier dans le cœur de ses compatriotes."

* * *

George Washington naquit en Virginie, le 22 février 1732. Il appartenait à une ancienne famille anglaise, dont l'origine remonte à l'invasion de Guillaume le Conquérant.

Il reçut une éducation plutôt physique et morale que scientifique. Il n'apprit ni les langues anciennes, ni d'autres langues vivantes que l'anglais ; mais cette éducation purement élémentaire se compléta par l'enseignement de la réalité elle-même.

À la mort de son père, en 1743, il hérita d'immenses domaines et devint un des riches propriétaires de la Virginie. Il exerça la profession d'arpenteur pendant trois années, et à l'âge de dix-neuf ans, il fut nommé un des adjutants généraux des milices de Virginie ; à 21 ans, on lui confia la mission aventureuse d'aller porter aux français établis sur l'Ohio la sommation de se retirer.

La lutte pour déterminer les possessions françaises et anglaises fut pour lui l'occasion de développer ses qualités innées pour la guerre et le commandement.

En 1754, sa rencontre dans la vallée de l'Ohio, avec Jumonville, amena la première rupture qui décida la guerre de sept ans. L'année suivante, il était aide-de-camp du général Braddock. C'est à la suite d'un engagement avec les milices canadiennes qu'il écrivit : " nous

(1) Conférence prononcée au Club National, à Montréal, le 21 janvier 1887.

avons été honteusement battus par une poignée de français." Il ramena en bon ordre le reste de l'armée de Braddock et fut promu colonel et commandant de toutes les forces de l'Amérique. Il n'avait que vingt-quatre ans.

Washington se retira du service, en 1755, pour épouser une jeune veuve, Miss. Martha Custes, qui lui apporta le bonheur et la fortune. L'année même de son mariage, il fut élu député à l'assemblée de Virginie. De 1760 à 1773, il passa son temps entre son beau domaine du mont Vernon et ses fonctions de représentant du peuple. Mais dès que la patrie fut menacée, on le trouva au premier rang.

* * *

L'année 1774 s'était achevée, et la réconciliation promise, anticipée, espérée, ne se faisait pas. Les américains s'attendaient à une réparation des offenses qu'ils avaient subies ; au lieu de cela l'Angleterre envoya des troupes dans le Massachusetts et le parlement anglais adopta des mesures pour réduire les colonies par la force en les obligeant de reconnaître la suprématie législative et financière de la métropole.

Dès ce moment la rébellion parut inévitable à un bon nombre d'esprits qui avaient espéré jusqu'alors que les difficultés s'aplaniraient. La convention de Virginie se réunit sur ces entrefaites à Richmond, en mars 1775, et c'est dans cette assemblée que Patrick Henry, — grand patriote, — montra à ses concitoyens qu'il n'y avait plus pour eux qu'un parti à prendre : vaincre ou mourir.

La péroraison de son discours mérite d'être citée :

“ Un peuple de trois millions d'âmes, dit-il, un peuple armé pour la sainte cause de la liberté et dans un pays comme le nôtre, est invincible ; il défie toutes les armées que l'Angleterre peut envoyer contre lui. D'ailleurs nous ne sommes pas seuls. Il y a un Dieu juste qui préside au destinées des nations ; il suscitera des armées pour combattre nos batailles. La victoire n'appartient pas seulement à la force, elle appartient aussi à la vigilance, à l'activité à la bravoure. Enfin, nous n'avons pas le choix. Pour nous retirer de la lutte il est trop tard, quand même nous aurions la lâcheté de la désertir. Il n'y a plus de retraite pour nous que dans la soumission et l'esclavage ! Nos chaînes sont forgées ! On en entend le bruit dans les plaines de Boston ! La guerre est inévitable. Qu'elle vienne donc, je le répète, qu'elle vienne !

“ A quoi bon affaiblir les choses. On peut crier : *la paix ! la paix !* Il n'y a plus de paix. La guerre est commencée. La première brise qui soufflera du Nord apportera à nos oreilles le bruit des armes. Nos frères sont déjà en campagne. Que faisons nous donc ici à rester

oisifs. Qu'est-ce que désirent ces messieurs ? Qu'est-ce qu'ils veulent ? La vie est-elle si chère, la paix est-elle si douce qu'il faille l'acheter au prix des fers et de la servitude ? Que le Dieu tout-puissant nous en préserve ! Je ne sais ce que feront les autres, mais pour moi, donnez-moi la liberté ou donnez-moi la mort !”

Ce discours souleva l'assemblée. Suivant un mot de Jefferson, ce fut Patrick Henry qui lança la balle de la révolution. La Convention nomma immédiatement un comité de défense composé de Henry, Lee, Washington et Jefferson.

Le 19 avril 1775, le sang coula pour la première fois ; ce fut la bataille de Lexington. Le 22 mai, le Congrès levait une armée et le 15 juin, George Washington fut nommé général en chef de toutes les forces levées ou à lever pour la défense des colonies, avec un appointement de \$500. par mois.

Le lendemain de sa nomination, le général exprima sa gratitude au Congrès pour le poste d'honneur qu'on lui confiait. Il terminait ainsi :

“ Quant à la solde je prie le congrès de croire qu'aucune considération pécuniaire ne m'aurait fait accepter cet emploi difficile, au prix de mon bien-être et de mon bonheur domestique ; je ne veux donc point tirer un revenu de mon commandement. Je tiendrai un compte exact de mes dépenses. Je ne doute pas que le congrès ne les acquitte ; c'est tout ce que je désire.”

Ce compte fut tenu, et de sa propre main.

Les membres du congrès adoptèrent ensuite la résolution ; “ qu'ils soutiendraient et assisteraient le général, et au risque de leur vie et de leur fortune. l'aideraient à défendre la cause de la liberté américaine.”

Les instructions qu'on lui remit se résumaient en ces paroles mémorables :

“ Autorité vous est donnée de disposer de l'armée sous votre commandement de la façon que vous jugerez la plus avantageuse pour arriver au but que nous nous proposons ; dans cette grande mission qui vous est confiée, que votre soin principal soit : *Que les libertés d'Amérique ne reçoivent pas de détriment.*

C'est le vœu que formulait le sénat romain chaque fois qu'il confiait le sort de la république aux mains d'un général d'armée.

Certes la tâche qu'on lui confiait était honorable, mais aussi quelle responsabilité ! Le succès était loin d'être certain et la défaite c'était le deshonneur, la mort. L'armée était à organiser, l'argent manquait, pas de crédit public. Il y avait bien autour de lui des hommes de bonne volonté, des cœurs ardents, des âmes enthousiastes, mais pour tirer parti de ces forces latentes il fallait tout un grand mouvement organisateur, d'action, de volonté, d'énergie. Tout cela eut effrayé

un ambitieux,—mais, remarque M. Laboulaye, dans son *Histoire des Etats-Unis*, “ Washington n'était pas un ambitieux, c'était un patriote. Il ne regarda pas le danger, il regarda son devoir. Plus tard il y eut des gens lassés, désespérés, des soldats mécontents, Washington fut toujours le même ; on lui offrit la suprême autorité, il ne pensa qu'à la patrie ; général ou président, il ne regarda jamais le pouvoir que comme une charge et un dépôt. Washington a rendu à la civilisation le plus grand service que puisse rendre un homme ; il a réhabilité et sanctifié l'honnêteté politique. Trop souvent le génie n'a été que l'égoïsme triomphant, et a eu pour compagnon obligée, le despotisme et la servitude ; les grands politiques que l'histoire admire sottement ont été la malédiction de l'humanité ; Washington nous a montré comment le génie et la liberté s'accordent, et comment il n'y a pas de gouvernement plus fécond et plus beau que celui d'un grand homme de bien.”

Washington avait les qualités qui font les bons généraux. Au dire de Jefferson, il était lent dans ses opérations, car l'invention ou l'imagination lui étaient de peu de secours, mais ses conclusions étaient sûres. Aussi ses officiers ont-ils tous remarqué combien il tirait d'avantages des conseils de guerre, où, après avoir écouté toutes les opinions, il choisissait toujours la meilleure, et certainement aucun général n'a plus judicieusement combiné ses plans de batailles. Il était inaccessible à la crainte, affrontant personnellement le danger avec la plus calme indifférence. Peut-être la prudence était-elle le trait le plus prononcé de son caractère. Il n'agissait jamais avant d'avoir pesé mûrement toutes les circonstances et toutes les considérations, s'arrêtant s'il lui restait quelque doute, mais dès qu'une fois sa résolution était prise allant à son but à travers tous les obstacles.

Inutile de suivre Washington sur tous les champs de batailles. La guerre de l'indépendance fut de courte durée. L'Angleterre comprit tardivement à la vérité, qu'elle ne devait pas lutter contre tout un peuple décidé à vaincre ou à mourir. Pour achever de retracer cette période de la vie de Washington, disons seulement qu'il fut sur les champs de bataille un général accompli, joignant à la fermeté et à la bravoure les talents d'un véritable tacticien.

* * *

M. Guiyot a tracé de Washington un portrait qui restera. En voici un extrait : Washington, dit-il, est le représentant fidèle et supérieur de son pays, l'homme qui le comprendra et le servira le mieux, qu'il s'agisse de traiter ou de combattre pour lui, de le défendre ou de le gouverner. Pourtant Washington n'avait pas ces qualités brillantes, extraordinaires qui frappent, au premier aspect l'imagina-

tion humaine. Ce n'était point un de ces génis ardents, pressés d'éclater, entraînés par la grandeur de leur pensée ou de leur passion, et qui répètent autour d'eux les richesses de leur nature, avant même qu'au dehors aucune occasion, aucune nécessité en sollicitent l'emploi. Etranger à toute agitation intérieure, à toute ambition spontanée et superbe, Washington n'allait point au devant des choses, n'aspirait point à l'administration des hommes. Cet esprit si ferme, ce cœur si haut était profondément calme et modeste. Capable de s'élever au niveau des plus grandes destinées, il eut pu s'ignorer lui-même sans en souffrir et trouver dans la culture de ses terres la satisfaction de ses facultés puissantes qui devaient suffire au commandement des armées et à la fondation d'un gouvernement.....Esprit admirablement libre plutôt a force de justesse que par richesse et flexibilité, il ne recevait ses idées de personne, ne les adoptait en vertu d'aucun préjugé, mais en toute occasion les formait lui-même par la vue simple ou l'étude attentive des faits, sans aucune entremise ni influence, toujours en rapport direct et personnel avec la réalité. Que l'occasion fut grande ou petite, les conséquences prochaines ou éloignées, Washington convaincu, n'hésitait jamais à se porter en avant, sur la foi de sa conviction. On eut dit à sa résolution nette et tranquille, que c'était pour lui une chose naturelle de décider des affaires et d'en répondre, signe assuré d'un génie né pour gouverner ; puissance admirable quand elle s'unit à un désintéressement consciencieux."

Après la paix de 1783 le congrès et les Etats ne s'occupèrent plus de l'armée, ni des subsistances, ni des traitements. Les troupes n'étaient plus payées et l'irritation des officiers était générale. La paix amenait le licenciement de l'armée, mais comment s'acquitterai-t-on envers elle ? On craignait que la paix signée, ceux qui depuis sept ans avaient donné leur vie et leur santé fussent congédiés sans solde et sans retraite. Washington n'avait qu'à dire un mot pour enflammer les esprits, se faire nommer dictateur. Il fit mieux ; il pacifia les esprits. S'il eut été ambitieux ce n'est pas seulement l'armée, c'est le pays peut-être qu'il l'eut suivi. Il préféra rester homme de bien et garder le plus beau titre, celui de citoyen. Il écrivit au Congrès une lettre chaleureuse. Sa voix fut écoutée et le congrès lui donna raison.

Le 25 novembre 1783 les anglais évacuèrent New-York, Washington fut reçu dans la ville comme la joie de la patrie. Il se rendit ensuite au congrès pour y rendre ses comptes et se démettre de son commandement. Redevenu simple citoyen il se retira à Mont-Vernon sur les bords du Potomac à l'ombre de sa vigne et de son figuier. Mais son œuvre n'était finie. De nouveaux dangers menaçaient l'Amérique

et deux fois encore Washington devait la sauver. Général, législateur, pendant trois fois il lui fut donné d'avoir le sort de sa patrie dans les mains. Chaque fois il ménagea ce dépôt avec la sagesse d'un grand citoyen.

* * *

Washington mourut dans sa retraite de Mont-Vernon le 14 décembre 1799. Tous les citoyens portèrent son deuil pendant un mois, de grands hommages furent rendus à sa mémoire, et la ville fédérale prit son nom.

Une grande pensée avait occupé les dernières années de sa vie et avait été l'objet de ses entretiens avec La Fayette et Jefferson : la question de l'esclavage. Il réalisa ses idées sur ce point dans la limite de son pouvoir en affranchissant à sa mort, les nègres de son domaine.

La mort du grand citoyen eut un retentissement dans le monde entier. Bonaparte, alors premier consul, crut utile à sa politique de faire porter le deuil de Washington, par tout les fonctionnaires de la république française et de faire prononcer son éloge funèbre par Fontanes.

Le 17 février 1880 il adressa à l'armée l'ordre du jour suivant :

“ Washington est mort. Ce grand homme s'est battu contre la tyrannie ; il a consolidé la liberté de sa patrie ; sa mémoire sera toujours chère au peuple français comme a tous les hommes libres des deux mondes, et spécialement aux soldats français qui, comme lui et les soldats américains se battent pour la liberté et l'égalité. En conséquence le premier consul ordonne que pendant dix jours des crêpes noirs seront suspendus à tous les drapeaux des troupes de la république.”

Il ne devait pas s'écouler un temps bien long avant que Bonaparte étouffât la liberté de sa patrie pour satisfaire ses visées ambitieuses. Washington préféra léguer à la postérité l'exemple bienfaisant du patriotisme fécond, de la vertu qui réussit.

* * *

On dit quelque fois que nous n'avons plus besoin de grands hommes ; que chaque temps produit ce dont-il à besoin ; que l'homme de génie est celui qui emprunte le plus aux idées courantes. Cette théorie me paraît fausse. Je crois, au contraire, que le monde marche par quelques hommes, et qu'on ne saurait avoir trop de respect et de reconnaissance pour ceux qui en politique, en religion, en littérature se mettent en avant et entraînent la foule comme une armée. C'est là, ajoute M. Laboulaye, le rôle des gens de cœur : il n'y a pas besoin d'être un

grand homme pour cela ; mais toutes les fois qu'il y a un progrès, cherchez, et vous trouverez à l'origine un homme qui a combattu, qui a souffert. Toujours vous arrivez en étudiant la vie des peuples, à un, deux, trois, quatre individus qui ont eu le courage de vouloir quand les autres ne voulaient pas, et qui ont reveillé le pays quand le pays voulait dormir. L'histoire est souvent injuste envers ces hommes ; on les oublie quand on leur a pris leurs idées ; c'est pour cela que rien ne serait plus utile que de faire une histoire des idées religieuses, littéraires et politiques : on y verrait quels sont les bienfaiteurs véritables de l'humanité. Tel a semé, tel autre a arrosé, tel autre a récolté. On verrait ainsi la marche de l'esprit humain par le dévouement, par le sacrifice, par la liberté ; à l'origine de tout progrès, on verrait l'action, l'énergie individuelle ; ce serait là une excellente leçon, un enseignement véritablement politique. Alors, au lieu d'attendre ce sauveur qui souvent n'est pas tel que nous l'aurions voulu, nous agirions nous mêmes et nous sentirions d'autant mieux quelle est la grandeur morale d'un Washington.

Ne voyons nous pas se produire le même phénomène en littérature ? Cinq ou six écrivains ont suffi au besoin et à l'aliment de la poésie. Homère a fécondé l'antiquité : Eschyle, Sophocle, Eurypide, Aristophane, Horace, Virgile sont ses fils. Dante a engendré l'Italie moderne, depuis Petrarque jusqu'au Tasse. Rabelais a créé les lettres françaises : Montaigne, Lafontaine, Molière viennent de sa descendance. L'Angleterre est toute Shakespeare, et jusque dans ces derniers temps, il a prêté sa langue à Byron, son dialogue à Walter Scott.

“ On renie souvent ces maîtres suprêmes, dit Chateaubriand, on se révolte contre eux ; on compte leurs défauts ; on les accuse d'ennui, de longueur, de bizarrerie, de mauvais goût, en les volant et en se parant de leurs dépouilles ; mais on se débat en vain sous leur joug. Tout se teint de leurs couleurs, partout s'imprime leurs traces, ils inventent des noms et des mots qui vont grossir le vocabulaire général des peuples ; leurs dires et leurs expressions deviennent proverbes, leurs personnages fictifs se changent en personnages réels, lesquels ont hoirs et lignée. Ils ouvrent des horizons d'où jaillissent des faisceaux de lumière ; ils sèment des idées, germes de mille autres ; ils fournissent des imaginations, des sujets, des styles à tous les arts : leurs œuvres sont des mines inépuisables où les entrailles même de l'esprit humain. De tels génies occupent le premier rang ; leur immensité, leur variété, leur fécondité, leur originalité, les font reconnaître tout d'abord pour lois, exemplaires, moules, types des diverses intelligences, comme il y a quatre ou cinq races d'hommes, dont les autres ne sont que des nuances ou des rameaux. Donnons-nous garde d'insulter aux désordres dans lesquels tombent quelquefois ces êtres puissants ; n'imi-

tons pas Cham le maudit, ne rions pas si nous rencontrons nu et endormi, à l'ombre de l'arche échouée sur les Montagnes d'Arménie, l'unique et solitaire nautonnier de l'abîme. Respectons ce navigateur diluvien qui recommença la création après l'épuisement des cataractes du ciel : pieux enfants bénis de nos pères, couvrons-le pudiquement de notre manteau."

J'ai voulu, messieurs, vous citer cette page de grand style, une des plus belles de notre siècle. Ce que Chateaubriand dit des littérateurs, on peut le dire des hommes politiques, on peut le dire de tous ceux qui ont laissé derrière eux la trace d'un génie créateur, quelque soit le champ où s'est exercé leur fécondité.

EDMOND LAREAU.

(A continuer.)

LE NORD

XVIII.

Une des grandes ressources des Cantons nouvellement ouverts à la colonisation est le blé sarrasin. (*Fagopyrum T.*) Son fruit, connu de tout le monde, ressemble à la faïne. Il demande surtout une terre meuble. Il se cultive très facilement, peut se semer tard, et fournit abondamment une farine substantielle et bonne au goût. Quel régal que la galette de blé sarrasin pour les enfants..... qui ne sont pas obligés d'en manger ! Dans les grands hôtels on en fait une entrée de déjeuner quotidienne.

Mais cette plante est malheureusement très sensible aux influences météoriques, et elle souffre des gelées de l'automne, dont les premières se font sentir généralement à la Saint-Louis, le 25 août. Aussi ce pauvre saint Louis n'est guère en faveur chez les colons.

J'en ai connu un, très bon chrétien en paix avec tous les autres saints du Paradis, qui, presque tous les ans cherchait noise à ce bon roi de France, aujourd'hui prince de la Cour céleste. Il avait un plaisir extrême à cultiver son jardin. Il excellait dans l'art de faire venir les melons, qui eux aussi sont très chatouilleux sur le chapitre de la congélation. Or, le jour de la Saint-Louis, il se levait plus matin que d'ordinaire pour aller constater les dégâts du froid. C'était assez rare qu'il ne revint pas à la maison en lançant une salve d'imprécations contre le héros de Damiette.....qui, entre nous, en a reçu bien d'autres.

Quoiqu'il en soit la gelée est un ennemi cruel du sarrasin que la proximité des lacs protège, parce que les vents y sont d'ordinaire plus humides, la brise plus forte, et que le calorique qui en sort se conserve plus longtemps.

Il n'y a que quelque vingt ans que l'on a au pays des moulins qui séparent de sa farine l'écorce du sarrasin.

Je me rappelle toujours M. Edouard Scallon, en son vivant de Joliette, que je rencontraï à Paris en 1862. Il était propriétaire de moulins à bois et à farine dans cette première ville. Ayant observé depuis longtemps que les flacons de genièvre venant de Hollande étaient empaquetés d'écorce de sarrasin, il avait projeté d'aller voir sur les lieux comment on parvenait à la séparer de la farine. Aussi se rendit-il

à Amsterdam et à Rotterdam, où il constata en même temps qu'il serait facile d'y envoyer du bois d'épinette pour fabriquer les boîtes d'emballage du Genièvre, à meilleur marché qu'avec le bois de Suède qu'on y employait.

Cet entreprenant citoyen s'empressa d'adapter à ses moulins à farine des moulages propres à séparer l'écorce de la farine de sarrasin avec laquelle on fait maintenant de la farine très blanche.

" Le sarrasin comparé au froment comme aliment, dit l'abbé Provancher, est dans la proportion de 100-112. Il constitue surtout un excellent engrais pour enfouir vert."

J'ai vu des terrains épuisés et abandonnés, que l'enfouissement d'une récolte de sarrasin a régénérés. Nul doute qu'il est mieux, et même dans certains sols nécessaire, d'y ajouter de la chaux ou de la cendre, pour neutraliser l'acidité que produit tout engrais vert. Mais c'est en définitive un engrais très économique, malgré qu'il en coûte beaucoup d'ensevelir une récolte qui donne des espérances.

J'ai dit que c'est un engrais économique. En effet, en semant un demi minot par arpent, soit 50 cents au plus, vous aurez à l'automne un engrais superbe. Quant à la semaille, ça ne demande pas plus de travail que le charroyage du fumier, et les labours se trouvent faits pour recevoir d'autres grains.

" Le sarrasin, dit M. Landry, dans son excellent traité d'agriculture, est une plante étouffante, c'est-à-dire qu'il nettoie le sol des mauvaises herbes, étouffé leur croissance par la rapidité et la vigueur de la sienne."

M. Landry y donne d'excellentes leçons sur la manière de cultiver, récolter et battre le blé sarrasin, leçons peu connues et qu'il serait à propos d'étudier pour faire produire à cette plante de 40 à 45 minots l'arpent.

La paille de sarrasin forme une excellente litière, et elle est un des meilleurs excipients des urines et des déjections solides.

Je ne puis quitter le sarrasin sans parler de la sarracène. C'est une plante dont on a beaucoup parlé ces temps derniers, parcequ'elle est considérée comme spécifique contre la picotte. Elle était jugée telle dans un temps assez reculé.

Voici ce que dit une note signée M. à la p. 26 des mémoires de la société historique de Montréal, huitième livraison. Voyage de Kalm en Amérique:—" Le Dr Michel Sarrasin, savant naturaliste, né à Nuits, en France, en 1659, décédé à Québec en 1734. C'est lui qui découvrit la Sarracène, genre de plante d'Amérique, toute marécageuse, à fleurs éclatantes, remarquables par la conformation de leurs feuilles. Le Dr Sarrasin, en ayant envoyé, de Québec, un pied au célèbre botaniste Tournefort, celui-ci lui dédia la plante, qui, prise pour type, a donné son nom à toute la famille des *Sarrasénées*...

On soutient aujourd'hui que la Sarracène est un antidote du virus de la petite vérole."

Voici comment la décrit notre célèbre botaniste, l'abbé Provancher. "Sarracenia pourpre. *S. purpurea*. L.—*S. heterophylla*. Eat. Lide Saddle Flower. Pitcher Plant. Hampe, de 15-20 cylindrique, glabre, 1-flore. Feuilles persistantes, couchées, tubuleuses, contractées à l'orifice, munies d'une aile sur la partie interne du gonflement du pétiole, terminées par un limbe droit, cordé, couvert en dedans de poils recouchés. Fleurs grandes à pétales rouges-pourpres extérieurement, verts intérieurement.....".

Les vases que forment les pétioles peuvent contenir souvent plus d'un demiard de liquide, ils sont ordinairement remplis d'eau et d'insectes qui s'y sont noyés. La singulière conformation des feuilles de cette plante et la bizarrerie de son aspect, ont souvent engagé des amateurs à la cultiver par curiosité. (Les plants frais ressemblent à un poisson, quelques uns ont la forme d'un petit cochon.) Il faut les placer dans des endroits très humides, ou encore même dans un petit marais factice que l'on couvre de mousse."

On a fait beaucoup d'usage de cette plante pendant la dernière épidémie ; mais tant de moyens préventifs ou curatifs étaient employés en même temps qu'il serait difficile d'en constater les effets. Quoiqu'il en soit voici le mode d'emploi : Prenez une once de feuilles et racines, faites bouillir pendant un quart d'heure dans un gallon d'eau, ensuite retirez-les du feu et ajoutez y une once de crème de tarte et laissez refroidir.

Direction : Pour un adulte, 2 à 3 verres dans le courant de la journée ; pour les enfants d'un an et en montant, donnez leur un petit verre à vin en augmentant suivant l'âge. Pour les bébés d'un mois une cuillerée à thé en augmentant suivant l'âge. Ne sucrez le remède qu'au moment d'en faire usage, car il fermenterait.

XIX.

Les légumes en général viennent admirablement beaux au Nomingue. En octobre 1885, on voyait exposés dans les vitrines de MM. Laviolette et Nelson quelques produits de cette localité et entre autre un navet pesant dix livres, des pommes de terre pesant une livre chacune, des carottes blanches à chevaux de 1 livre à 14 onces.

On ne saurait trop engager les cultivateurs à cultiver les plantes alimentaires précieuses pour leurs racines—pommes de terre, betteraves, navets, carottes, panais. Outre qu'elles servent à améliorer la terre, elles sont d'un grand secours pour la nourriture et l'engrais des a n

maux. Quand à leur utilité domestique il serait oiseux d'en parler. Qu'on songe à la souffrance d'être privé de patates, de ce tubercule qui autrefois ne se voyait que sur la table du pauvre. Quelle économie il offre aux familles nombreuses ; il remplace le pain, et sa fécule fait une farine délicieuse. Comme nourriture des animaux je ne pense pas qu'un autre tubercule offre autant d'avantage.

J'avais pendant l'automne de 1877, une vache, que je destinais à la boucherie et qui ne me donnait qu'une chopine de lait. Dans le but d'en faire de la bonne viande je me mis à lui administrer deux portions de patates par jour. Voilà que son lait commença à augmenter, si bien qu'elle me rendit un vaisseau par trait jusqu'au printemps. Je lui fis grâce, la pauvre bête, en considération de la leçon qu'elle me donnait, que les patates sont excellentes pour favoriser la sécrétion du lait.

Les qualités de la pomme de terre ne sont pas toutes connues. Les préparations culinaires en sont très nombreuses et très variées. On ajoute souvent dans le pain de la pomme de terre cuite et écrasée. Elle le tient plus frais, plus savoureux.

On tire de la pomme de terre une fécule abondante, d'un blanc parfait, d'apparence cristalline, inodore, douce au toucher, insoluble à l'eau froide, très soluble à l'eau bouillante. Cette fécule est un aliment peu coûteux, salubre, qui peut avantageusement remplacer toutes ces féculs exotiques si vantées, telles que le tapioca, l'arrow-root, le sagou, etc. On fait avec la patate une purée qui rivalise avec la purée de pois. On en fait de l'amidon, on en prépare des espèces d'empois, on en obtient un produit que l'on convertit en sirop propre à remplacer celui de gomme, et qui est aujourd'hui très répandu dans le commerce. Le sirop de pomme de terre se convertit en alcool. Si on laisse s'aigrir le liquide où l'on a délayé de la pomme de terre, on en obtient du vinaigre d'une qualité inférieure, mais qui peut être employé à divers usages dans les arts. L'eau de cuisson des pommes de terre peut fournir à la teinture une couleur grise assez solide. Ce tubercule peut servir à nettoyer le linge à l'instar du savon. On en fait de la colle propre aux toiles blanches et une détrempe convenable pour badigeonner les intérieurs. La pomme de terre cuite en bouillie, mêlée au plâtre dans la proportion d'un dixième sur neuf-dixièmes de plâtre, donne à ce dernier une solidité qui le fait résister aux influences de l'humidité. En mêlant de la pomme de terre cuite à la terre argileuse, on fait un ciment pour construire des bâtiments.

Les feuilles sont données comme fourrage à quelques animaux, mais elles ne conviennent pour cet usage qu'après leur floraison, ou du moins séchées au soleil. On les enfouit pour servir d'engrais. On en retire par la combustion presque un sixième de leur poids de cendre qui fournit un quarantième d'alcali. Le suc des tiges et des

feuilles, lorsque la plante est en fleur, donne une couleur jaune solide aux tissus de lin ou de laine qu'on laisse tremper pendant quarante-huit heures. On a extrait des fleurs une couleur jaune brillante. On peut retirer de l'alcool des baies ou fruits (grelots) dans la proportion d'un vingt-quatrième des baies employées qu'on fait fermenter, puis qu'on distille, mais cet alcool est dangereux. (Journal de pharmacie de 1818, t. IV, p. 107.—1822, t. VIII p. 467. Aussi mémoire de Mollerat. Annales de chimie 1828.)

Roussel de Vauzèmes, chirurgien, dans les Annales d'hygiène publique, 1834, t. XI, p. 362, proclame la pomme de terre comme antiscorbutique. "Quand un bâtiment scorbutique, dit-il, a reçu d'un autre navire quelques pommes de terre, il a été guéri, tous les moyens pharmaceutiques ayant échoué. Le procédé le plus actif pour se traiter du scorbut, à quelque période qu'il soit arrivé, consiste à manger des pommes de terre crues,"

D'après Nauche (journal de chimie médical, 1831, t. VII, p. 372,) des catarrhes pulmonaires, intestinaux, uréaux et surtout utérins, qui duraient depuis plusieurs années, ont cédé à de légères décoctions de pommes de terre et de réglisse. Des injections avec le même liquide ont eu le même succès contre les fleurs blanches. C'est surtout contre la gravelle que l'action de la pomme de terre en infusion a été efficace. Ce tubercule rapé, on en fait des cataplasmes contre les brûlures.

Pour conserver indéfiniment la pomme de terre, on la fait cuire à demie ; on la coupe par tranches, qu'on fait sécher à l'étuve pour les déposer dans un lieu sec. Dans cet état elle est transparente et cassante. On en fait alors, en la divisant en morceaux, et au moyen d'une préparation particulière, des espèces de gruau, de palenta, de sagou, de riz, de vermicelle, etc.

Assez sur cette plante dont j'ai tenu à montrer en partie les avantages, pour faire apprécier la bonté de la Providence qui offre à l'homme tant de bienfaits, dans une seule plante qu'elle multiplie avec abondance, et met à la portée de tout le monde.

Pourquoi faut-il que cette précieuse plante soit devenue la proie de cette mouche—appelée mouche à patates?—Cet insecte nous est venu de l'Ouest et s'est multiplié d'une manière prodigieuse au point d'envahir les champs de pommes de terre. Aujourd'hui le cultivateur semble en être victorieux au moyen du vert français que l'on emploie en poudre ou dilué. Je préfère le mode de l'administrer en poudre mêlée avec du plâtre. On atteint par là un double but : celui de détruire les insectes et celui de plâtrer la plante. Cette poudre de plâtre contribue puissamment à assimiler à la plante les engrais de la terre.

A propos de plâtre je l'ai souvent employé sur les plantes de toutes espèces et j'ai toujours trouvé qu'il avait un effet merveilleux. Tout le

monde sait que Franklin, qui l'avait expérimenté sur les prairies, voulant en faire connaître les bons effets à ses compatriotes, eut l'heureuse idée d'écrire sur une prairie en déclin, avec du plâtre en lettres immenses, ces mots : "CECI EST PLÂTRÉ." Le foin qui poussa sur ces lettres crut avec tant d'activité qu'on pouvait facilement lire ce qui y était écrit. Le peuple américain, qui, comme le nôtre, ne croit aux théories que quand il voit la pratique les confirmer, comprit alors quels étaient les effets du plâtre sur les prairies.

J'étais un jour à visiter le jardin de M. François Chapleau, à St. Jérôme, qui passait pour réussir très bien dans l'horticulture, et ma vue fut frappée par un carré d'oignons disposés en rangs, alternés d'oignons chétifs et d'autres superbes. Je lui demandai la raison de cette différence, et il me dit que les beaux avaient été plâtrés et que les autres ne l'avaient pas été. La différence était frappante. Depuis j'ai employé le plâtre sur grand nombre de plantes et j'ai toujours trouvé qu'il avait un effet merveilleux et prompt, non pour engraisser, mais pour favoriser la décomposition des engrais et les assimiler à la plante. Je dois dire ici que j'ai remarqué des effets presque aussi étonnants dans l'emploi de la cendre de végétaux, avec cet avantage que celle-ci est un engrais et peut s'employer même sur un terrain maigre.

Tout cela à propos de mouche à patates que je ne veux pourtant pas quitter sans faire une réflexion, que tout le monde s'est faite tout bas. D'où vient ce fléau ? Qui l'envoie ? Ces insectes ont surgi comme par enchantement.

L'envahissement de cette punaise, est bien propre à nous humilier et à nous faire trembler à la pensée des fléaux qui fondraient sur nous, si Dieu, qui met un frein à la fureur des flots, ne contenait dans les digues de sa miséricorde, ces agents de sa justice. Et pour mieux nous faire comprendre notre néant, c'est presque toujours des agents infimes qu'il oppose à notre orgueil.

A ce propos qu'on me permette de citer ici les lignes admirables de Louis Veuillot, cet incomparable journaliste, inspiré de la foi d'un apôtre, qui dans "Rome et Lorette" fait si admirablement ressortir le néant des œuvres de l'homme et la merveilleuse fécondité des œuvres de Dieu, par la description qu'il donne des ruines d'une maison sénatoriale de Monselice.

"Les murs sont chargés de statues grotesques : bouffons que le temps a rendus plaintifs, et dont il s'est cruellement amusé, enlevant à l'un sa jambe difforme, à l'autre son doigt narquois, de celui-ci crevant l'œil, et de celui-là partageant la bosse en deux moitiés, dont l'une gît tristement sur la muraille, et l'autre reste à son poste comme un bon mot qu'un faux plaisant ne peut achever ; les dalles se disjoignent, pour faire place au brin d'herbe, vainqueur de la pierre et du ciment ;

les marches des vastes escaliers sont branlantes, moussues, pleines de secrets asiles où le lézard se réfugie, ornées ça et là de fleurs sauvages où l'abeille vient butiner. Destruction, abandon, misère, c'est le sceau de tout ce qui est de l'homme ; mais partout, à côté de ce cachet malheureux, la riche nature, développant en paix les dons du Ciel, met cent et cent signes brillants de sa jeunesse inépuisable et de sa fécondité. Au-dessus de ces statues mutilées, à l'ombre de ces murs croulants, sur l'emplacement de ces chemins devenus déserts, dans les fentes de ces pierres rompues par le coup de vent et par la goutte d'eau, partout la nature, bonne, belle et compatissante, comme si elle avait pitié de la détresse de l'œuvre humaine, comme si elle voulait consoler les regards affligés du passant, accourt, se montre, sourit. Elle est active, elle est empressée, elle est charmante, et plus libérale encore d'agréables profusions que ne le furent les créatures de ces lieux dévastés. A la statue brisée elle fait un dais de verdure ; elle met un tapis de velours sous ses membres abattus. Au mur crevassé elle donne un manteau de lierre, un panache de verveine ou de giroflée sauvage, et des guirlandes de chèvrefeuille, qui courent et qui folâtrant plus gaiement que ne le fit jamais propos de bouffon et chanson de troubadour. Dans l'escalier de marbre, elle bouche un trou avec une touffe de thym. Elle place les ronces en sentinelle, près du débris de sculpture que pourrait outrager le pied du passant. Pour peupler ces solitudes en même temps qu'elle les pare, elle y appelle les oiseaux, les insectes, les papillons : hôtes chantants, bourdonnants, agiles, joyeux, maîtres des palais aériens qu'elle leur construit. Ils viennent en plumage d'azur, d'écarlate ou d'ébène, en corselet d'acier, d'argent ou d'or, en parure de rubis, d'escarboucles et de saphir ; ils gazouillent, ils bruissent, ils voltigent, ils butinent ; ils habitent sur la feuille et dans la fleur."

XX

Il y a peu d'Anglais au Nomingue. Il est de fait qu'il n'y a guère que des Canadiens-Français qui puissent résister aux rudes épreuves de cette vie de colons et qui aient le courage de l'affronter avec assez de persistance pour s'implanter dans ces rudes contrées couvertes de forêts.

Il y a d'ailleurs peu de nationalités étrangères dans ces cantons du Nord.

Outre l'énergie qui manque à la plupart d'entre elles, il y en a qui craignent le voisinage de ces descendants de Normands et de Bretons qui ne s'en laissent pas facilement imposer.

Laissez-moi vous raconter une histoire qui en vaut bien une autre :

Il y a quelques années, je m'entretenais avec un brave protestant sur la force des préjugés de ses co-religionnaires à l'égard des catholiques. Il partagea mon opinion et me cita l'exemple de son vieux père, qui demeurait dans le pays depuis vingt ans et n'osait encore s'éloigner que de quelques arpents de sa maison, crainte de rencontrer un catholique qui aurait pu lui faire du mal.

Sont-ils craintifs, timides ou grossiers ? toujours est-il qu'il est facile de reconnaître, quand on les rencontre, les fils d'Albion ou de la verte Erin ou de la Calédonie. C'est à croire que ces gens là sont nés le chapeau sur la tête. D'ailleurs nos petits Canadiens ont l'air jovial, sont lestes dans leur démarche et ont le bras souple à saluer.

Il y a au Nomingue un Français, bon citoyen mais qui trouve la vie dure. Ces gens là ne sont habitués ni à notre climat ni à notre régime, ni surtout à nos défrichements. On ne réussira pas à les implanter dans nos terres nouvelles. Pour eux, certainement, les prairies du Manitoba ou les prairies de l'Ouest conviendraient mieux.

En résumé, pour les caractères fortement trempés, le Nomingue est une place enchanteresse. Les bois, les lacs, l'air, tout parle à l'âme, tout respire la santé. Et quand les communications seront plus faciles ce sera un oasis où iront en villégiature les gens d'affaire fatigués du bruit et de l'air des villes. Les Jésuites se proposent d'y envoyer tous les ans, un ou deux de leurs Pères pour accompagner les élèves qui voudraient y aller passer les vacances.

Combien de parents, dont les occupations sont nombreuses et qui ne peuvent soustraire leurs enfants aux dangers des grands centres, seraient heureux de les confier à la garde des R. Pères pour y prendre leurs ébats, sans crainte pour leur vie si exposée à l'air malsain des villes !

Le gibier est varié et nombreux dans la vallée de la Rouge. Nous pouvons en voir une longue liste dans les papiers sessionnels de 1865.—17 à 24 vol. XVIII.—No. 3— préparée par M. W. S. M. d'Urban, assistant de Sir W. E. Logan, en 1858.

Une semblable liste des plantes avait aussi été préparée par le même M. d'Urban ; mais elle fut perdue dans le naufrage du *Hungarian*, à bord duquel il revenait d'Angleterre.

Outre le regret de ne voir nulle part ce travail traduit en français, nous avons celui de ne pouvoir l'offrir à nos lecteurs qui pourraient y référer avec profit.

Quant aux minéraux de la Rivière Rouge :

« Une seule bande de terre calcaire, qu'on a nommée la bande de Neuville, variant apparemment en épaisseur de 60 à 1000 pieds, et d'une moyenne de peut-être 750 pieds surgissant de dessous les roches siluriennes, a été suivie depuis Grenville à la Chute des Iroquois, cin-

quante milles, en remontant la vallée de la rivière Rouge. Elle présente la forme générale d'un bassin, mais sa distribution est si compliquée, à cause des ondulations subordonnées, que dans une surface triangulaire dont la base s'étend environ vingt cinq milles entre la Seigneurie de la Petite Nation et Lachute, et dont le sommet est à la chute des Iroquois, la ligne de l'affleurement du calcaire a au-dessus de 200 milles. La distribution qui présente l'affleurement paraît dépendre de deux séries d'ondulations, les axes d'une série ayant une direction s'approchant du Nord au Sud, et ceux de l'autre dans une direction presque de l'Est à Ouest ; cette série-ci a apparemment quelques rapports avec le plus ancien système de dykes. (Géologie du Canada 1863 p 46.)

.....Sur vingt cinq milles depuis l'Outaouais, la direction des axes ondulations principales est environ N. 10° E. La direction de la forme synclinale la plus importante qu'on ait examinée au delà de cette distance est d'environ N. 10° O. Dans cette direction s'étend un bassin au-dessus du calcaire de Grenville, depuis le Nord d'Arundel à la chute des Iroquois, où le calcaire semble se réduire en pointe. La plus grande largeur du bassin est à la ferme d'Hamilton, dans la prairie des Trois-Montagnes, où une coupe faite à angles droits montre deux bandes importantes de terre calcaire cristalline venant de dessous celle de Grenville, de chaque côté, avec de grandes masses de gneiss orthose entr'elles. L'affleurement inférieur de ces deux couches s'étend à travers le lac Tremblant du côté oriental, et à travers trois petits lacs du côté occidental. La couche supérieure passe à travers le lac Long et le grand lac au Castor, du côté de l'est, et du lac Vert, du côté de l'Ouest, et est divisée en trois couches subordonnées par l'interposition de deux bandes grenetifères de gneiss et de quartzite. Dans cet endroit le gneiss rencontre la bande de Grenville, et au-dessus, un grand lit de quartzite, de 600 pieds d'épaisseur, forme la montagne Quartz, mont isolé qui s'élève dans la plaine des Trois-Montagnes. Il s'élève de dessous ces trois bandes calcaires, de chaque côté du bassin, et du côté occidental du gneiss orthose qui forme la montagne Tremblante, le mont le plus élevé dans le voisinage, à 2060 pieds au-dessus de la mer. (Géologie de 1863, p. 47-8.)

On ne saurait s'imaginer les richesses incalculables que renferme cette Vallée d'Ottawa, si longtemps laissée inculte, mais que savaient déjà apprécier nos coureurs des bois français conduits par les missionnaires. De nos jours encore, c'est le missionnaire qui en a fait connaître toutes les ressources et c'est le zèle du clergé qui a déterminé les colons à aller les exploiter.

“ Il serait désirable, dit M. Drapeau, dans son intéressante étude sur la colonisation, que le gouvernement fit ouvrir une route de coloni-

sation entre la Gatineau et cette partie de la rivière aux Lièvres, laquelle partirait de l'embranchement de la rivière du Désert et traverserait Kensington, Boutillier et Kiamica, pour faciliter la colonisation de ces bons terrains. Cette proposition n'est pas neuve ; car je vois qu'en 1856 le Rév. Père Andrieux, missionnaire oblat, suggérait déjà à cette époque l'ouverture de cette même route, affirmant qu'il savait qu'à cette hauteur et au-dessus il y avait *d'immenses quantités de terres excellentes pour la culture.*

Ce que nous en avons dit ne fait connaître qu'impartement une toute petite partie de la vallée d'Ottawa. Et je ne saurais terminer ce travail sans jeter un coup d'œil rapide sur cette plaine que je voudrais faire apprécier de mes compatriotes.

Cette magnifique région couvre une superficie de plus de 30,000 milles carrés et a une étendue territoriale plus grande que la plupart des états américains.

Elle est sillonnée par la rivière de l'Outaouais, qui prend sa source sur la " hauteur des terres " et va se jeter dans le Saint-Laurent, après une course de 800 milles.

L'Outaouais après maints détours capricieux du Nord-Ouest au Sud-Ouest forme l'immense nappe du lac Témiscamingue, dont les bords viennent d'être signalés à la colonisation par les Pères Oblats comme la plus belle plaine de tout le Canada Uni.

L'Ottawa reçoit successivement les eaux des rivières Blanche, Montréal, Keepawa, Maganasippi et du Matawan. Dans son parcours l'Outaouais forme des rapides superbes et des lacs magnifiques et, après avoir été grossi par les rivières du Moine, Coulonge, Madawaska, Noire, Mississipi, Bonne Chère, Petewawee, Rideau, Gatineau, du Lièvre, la Petite Nation, Rouge, Blanche, du Nord, Montréal, Keepawa, Maganasippi, Matawan, se jette dans le St. Laurent, à Ste. Anne de Bellevue et à Repentigny, formant ainsi l'Isle de Montréal.

Les terrains qui avoisinent ces nombreuses rivières offrent des ressources considérables à l'industrie agricole, et même forestière. " Cette vaste région de l'Outaouais, dit M. Drapeau, p. 319, qui couvre une surface de terrain d'environ 33,060 milles géographiques carrés, comprend tout le territoire situé sur la rive gauche de la rivière Outaouais et sur une petite partie du fleuve St. Laurent, s'étendant de l'Ouest à l'Est, depuis le lac Témiscamingue jusque vers le lieu où se trouve la source de la rivière Gatineau, situé à environ 45 milles en deça de la ligne nord supposée du Bas-Canada, sur une profondeur qui varie, mais que nous pensons estimer approximativement à 300 ou 350 du fleuve St. Laurent, j'ajouterai que la longueur de cette immense contrée, bornée au sud par l'Outaouais et le St. Laurent, est d'environ 866 milles, que je compte depuis le Lac ci-dessus mentionné jusqu'à la

ligne orientale du comté de Berthier, en suivant le cours de ces rivières, c'est-à-dire que cette partie du territoire bas canadien est aussi vaste que l'Irlande entière, puisque ce dernier pays ne contient guère que 20,500,000 acres égal à 32,000 milles carrés."

Cette région est divisée en 15 comtés: Pontiac, Outaouais, Argenteuil, Deux-Montagnes, Vaudreuil, Soulanges, Jacques-Cartier, Hochelaga, la ville de Montréal, Laval, Terrebonne, Assomption, Montcalm, Joliette, Berthier.

Le comté de Pontiac forme 21,018 carrés et contenait en 1881, 19,939 habitants; Ottawa comprend 6,683 carrés et contenait en 1881, 49,432; Argenteuil comprend 937 milles carrés et contenait en 1881, 16,062 habitants; Deux-Montagnes comprend 258 milles carrés et contenait en 1881, 15,856 habitants; Vaudreuil comprend 183 milles carrés et contenait en 1881, 11,485 habitants; Soulanges comprend 137 milles carrés et contenait en 1881, 10,220 habitants; Jacques-Cartier comprend 106 milles carrés et contenait en 1881, 12,345 habitants; Hochelaga comprend 82 milles carrés et contenait en 1881, 49,079 habitants; la ville de Montréal comprend (non compris Hochelaga nouvellement annexé) 5-19 milles carrés et contenait en 1881, 140,747 habitants; Laval comprend 85 milles carrés et contenait en 1881, 9,462 habitants; Terrebonne comprend 544 milles carrés et contenait en 1881, 21,892 habitants; L'Assomption comprend 248 milles carrés et contenait en 1881, 15,282 habitants; Montcalm comprend 4,820 milles carrés et contenait en 1881, 12,966 habitants; Joliette comprend 2,678 milles carrés et contenait en 1881, 21,988 habitants; Berthier comprend 2,430 milles carrés et contenait en 1881, 21,838 habitants.

Comme nous venons de le voir cette vallée d'Outaouais, qui est de 11,020 lieues carrées, est, à elle seule presque aussi étendue que le quart de la France qui a 46,640 lieues carrées. Et la France contient environ 40,000,000 d'habitants, c'est-à-dire environ 70 habitants par kilomètre carré ou par 17 arpents, 12 pieds, 0,232 pouces français.

Si donc notre vallée d'Outaouais était comparativement aussi peuplée que la France, elle contiendrait dix millions d'habitants; tandis qu'elle n'en contient que quatre cent dix-neuf mille cinq cent quatre-vingt-dix, c'est-à-dire moins d'un demi million.

Nous pouvons en conclure qu'il y a place, dans la seule vallée de l'Outaouais, pour encore neuf millions d'habitants, c'est-à-dire plus de sept fois plus que n'en contient la Province de Québec tout entière, dont la population, d'après le recensement de 1881, était de 1,359,027 habitants.

Pourtant la Province de Québec a une étendue de 62,896 lieues carrées, tandis que la France, qui contient environ 40,000,000 d'ha-

bitants, n'en a que 46,640 lieues carrées.

Comme conclusion générale, affirmons hautement que notre patrie renferme des trésors capables d'activer les industries de toutes espèces, et qu'elle offre un sein gonflé des richesses les plus variées à ses enfants et aux étrangers qui désirent venir prendre place au banquet que la Providence a dressé avec tant de générosité.

Bénédissons Dieu des merveilles qu'il a multipliées autour de nous, et que nos cœurs reconnaissants se livrent à l'allégresse propre aux enfants conviés au festin d'un si bon Père !

(Fin.)

PASCALÉ

XXVIII.—(Suite.)

Ah ! tout ce qu'il y avait dans ce regard d'amertume, de colère prête à se tourner en haine, de déception, d'humiliations réveillées, révoltées, furieuses !... Serge y lut tout cela d'un coup d'œil, mais il se jura de n'avoir rien vu, rien compris, dût-il passer aux yeux de Pascale pour le plus parfait des imbéciles.

“ Malheureuse fille ! pensa-t-il ; sans le vouloir, sans m'en douter, je l'ai blessée cruellement... Pouvais-je m'imaginer... Comment sortir de cette situation ? J'ai gagné une ennemie... me voilà bien avancé !... ”

Il reprit d'une voix très douce :

— Mon Dieu ! mademoiselle, nul n'est maître de certaines impressions, de certains sentiments... qui vous engagent pour la vie. J'ai pensé que votre qualité d'ainée, que votre affection pour les vôtres... J'ai supposé peut-être un peu trop vite que votre père serait heureux en un pareil moment de voir une de ses filles assurée d'une protection... et cela m'a encouragé.

Il s'arrêta, embarrassé, sentant que chaque mot faisait une nouvelle blessure dans l'âme de Pascale.

Cependant M^{lle} de Trémazan, devenue plus maîtresse d'elle-même, put enfin parler, quoique d'une voix tremblante encore, où sifflaient l'ironie, la colère, un dépit dédaigneux :

— Ainsi vous avez cru, monsieur, que ma famille étant ruinée se trouverait trop heureuse d'accepter votre nom et votre argent ?... Vous avez cru que nous allions ainsi vous jeter tout de suite une jeune fille d'une des plus anciennes familles de Bretagne, et qu'enfin elle serait trop heureuse aussi d'épouser le fils d'un...

— Achez, mademoiselle ! dit Serge, froissé.

— Le fils d'un marchand de sucre et d'une serve...

Serge pâlit à son tour, et ses yeux gris lancèrent à Pascale un regard qui fit baisser le sien. Il serra les dents et parvint à ne rien répondre. La colère le gagnait, une de ces colères de Russe, de sauvage, qui montait parfois en lui comme une marée terrible. Un sentiment de pitié lui revint pour Pascale ; il resta silencieux.

Elle posa ses deux mains à plat sur la table, avançant le buste, froide, hautaine, ironique :

—Sachez, monsieur Valrède, que les filles de la maison de Trémazan ont beau être pauvres, elles ne sont jamais à vendre...

A cette insulte, qui visait directement sa mère, la pauvre petite serve rachetée par Valrède, le visage de Serge prit une expression terrible. Elle sourit dédaigneusement, pensant qu'il allait se porter à quelque inqualifiable violence de parole. Le jeune homme lut sa pensée, et, par un effort soudain de sa puissante volonté, il se maîtrisa absolument. Il s'avança très près d'elle, et tous deux restèrent un instant immobiles et muets, les regards croisés comme des épées. Dans ce duel silencieux, ni l'un ni l'autre ne rompaît : elle, défiant, attaquant ; lui, se tenant en garde, ne voulant ni frapper ni blesser. Serge ne voulait à aucun prix lui laisser deviner qu'il avait découvert son secret, peiné lui-même de la honte qu'elle en eût éprouvée. Et cette honte même la rendrait sa plus cruelle ennemie. Cette situation ne dura qu'un instant, comme toute tension violente des nerfs ou de la volonté. Valrède reprit d'un ton très doux, presque humble :

—Ne m'avez-vous point dit tout à l'heure des paroles encourageantes, mademoiselle ?

—Peut-être... J'ai eu tort... Je n'ai pas assez mesuré tout d'abord la distance qui sépare nos familles, ni suffisamment réfléchi que mon père ne saurait accepter une telle alliance. Vous n'ignorez sans doute point qu'il ne consentira à marier ses filles que lors du retour de notre prince bien-aimée, et que, seul, un gendre de race noble...

—Si ma famille ne compte pas une longue suite d'ancêtres, son nom est du moins sans tache, et ceux qui le portent n'ont jamais rien fait que d'utile et d'honorable.

Pascale ne répondit rien d'abord ; elle s'efforçait de recouvrer tout à fait son calme et sa possession d'elle-même.

—Permettez-moi de vous adresser une question, monsieur Valrède.

—Parlez, mademoiselle.

—Je vous estime assez pour croire que vous serez sincère.

—Je ne sais point être autrement.

—Ma sœur est-elle informée de la démarche que vous êtes venu faire ?

—Non, mademoiselle.

Elle respira.

—Avez-vous jamais osé lui exprimer les sentiments que vous dites qu'elle vous inspire, les espérances que vous avez pu concevoir ? Avez-vous un instant supposé qu'elle aurait pu y être sensible ?

—Non, mademoiselle.

Serge prononça ces deux mots avec un tel accent de sincérité qu'un

éclair de satisfaction glissa rapidement sur les traits de Mlle de Trémazan. Le jeune homme évita de la regarder à ce moment ; mais, par une sensation singulière, indéfinissable, il lisait à travers la pensée de Pascale tous les sentiments qui l'agitaient comme dans un livre grand ouvert. Dans de tels moments d'émotion, de surexcitation nerveuse, une extrême acuité de perception fait voir, entendre, saisir les moindres nuances de la pensée d'autrui ; on ne les percevrait point au même degré dans le calme de la vie ordinaire.

—Mais alors, reprit Pascale encore défiante, quelles raisons aviez-vous de supposer que ma sœur eût favorablement accueilli votre recherche ?

Serge sentit le piège.

—Aucune, mademoiselle. Peut-être ai-je, en effet manqué de modestie en supposant que je serais arrivé à lui plaire, et que j'aurais pu détruire les préjugés qui éloignent sa famille de la mienne. Sa grâce, son charme pénétrant, son aimable caractère m'ont absolument conduits. Mais devant son refus dédaigneux, qui m'eût infiniment peiné, je me serais peut-être retiré sans murmurer.

—Et devant le nôtre... celui de mon père ? dit-elle en se reprenant vivement.

—Ma conduite sera différente.

—Ah ! vraiment ?

Elle reprenait son ton d'ironie.

—Peu nous importe, monsieur. La main de ma sœur ne saurait vous être accordée.

Il fit un pas en avant, posa, lui aussi, ses mains fortes, extrêmement soignées, sur la petite table, ses doigts touchant presque le bout de ceux de Pascale, son visage tout près du sien. Elle frémit légèrement, mais sans bouger, comme si elle eût subi quelque étrange fascination. La tenant sous son regard fixe et froid, il reprit d'une voix lente et basse :

—Mlle de Trémazan, votre sœur sera ma femme. Je le veux, et rien ne saurait l'empêcher. Aucun obstacle ne saurait m'arrêter.

—Ah ! dit douloureusement Pascale en se redressant, comme frappée au plus profond de son être ; puis elle s'appuya de nouveau contre le mur. Soudain un éclair passa dans son regard.

—Monsieur, dit-elle d'une voix assez douce, veuillez une seconde fois m'excuser...

Il salua, très froid.

—J'ai parlé avec trop de vivacité. Il ne saurait m'appartenir de trancher des questions aussi graves. Je ferai part à mon père de votre proposition qui, je l'avoue, est fort honorable pour ma jeune sœur, et je vous transmettrai l'impression de mon père, d'après laquelle vous

pourrez régler votre conduite ultérieure.

Le jeune homme la salua profondément et se retira. A peine était-il sorti que Pascale s'enfuit dans son oratoire où elle tomba prosternée, à bout de forces. Dans l'ouragan de pensées contraires qui tourbillonnait dans son malheureux cœur, une seule venait adoucir l'amertume affreuse de sa déception : Serge n'avait point dû surprendre complètement son secret... non ; car il se serait tu sur le champ... Il n'aurait pas continué à lui parler de sa sœur, de sa beauté... de sa grâce... Il avait pu peut-être penser qu'étant l'ainée, elle avait ressenti quelque dépit de voir Floriette demandée la première... que ce qu'il appelait leur préjugé de famille... oui ! oui ! c'est cela, bien sûr, qu'il avait dû penser... et non autre chose. Ne serait-elle pas morte de honte sous ses yeux, s'il avait pu comprendre qu'elle l'aimait... avec la fureur jalouse d'une pauvre déshéritée... A cette idée, une rougeur montait sourdement à son front, brûlait ses joues. Pourquoi donc ne l'aurait-on pas aimée, elle aussi ? Parce que... Le sentiment amer de sa disgrâce physique venait la révolter de nouveau. Elle serait donc condamnée alors... pour toujours à être mise hors la loi du monde, des affections du mariage, de la famille qu'on se crée... Elle y avait bien autant de droits qu'une autre !... Toutes ces pensées se heurtaient en désordre dans son âme troublée profondément... Elles arrivaient toujours, toujours, comme les petites vagues moutonneuses qui viennent apporter leur écume sur le sable, battant incessamment le rivage fatigué.

Elle voulut prier, la pauvre Pascale, mais ne le put : sa consolation ordinaire lui était refusée, tant la secousse avait été violente, inattendue. Elle restait inerte, anéantie brisée. Mais, chez une nature comme la sienne, une réaction violente suivait le choc le plus terrible, l'abattement le plus complet. A mesure que le sentiment de la réalité reprenait peu à peu possession de son âme ulcérée, il y ramenait, avec le dépit, le regret de l'injustice du sort, un désir violent désir d'empêcher les autres de goûter aux joies qui lui étaient refusées, interdites ; en elle, montaient soudain des bouffées de jalousie contre toutes les jeunes filles belles, aimées, heureuses... et même contre sa sœur... qu'elle avait toujours aimée jusque-là. Cet affreux sentiment avait déjà traversé son cœur, comme un éclair, sur le pont de Penzé, au milieu des jeunes *pennones* enrubannées, rieuses et gaies, environnées de leurs fiancés ; elle l'avait senti plus vivement encore, en voyant Serge tendre la main à Floriette, geste consacré par la tradition locale pour ratifier le choix déjà arrêté ; était-ce le hasard ou la destinée, cette puissance inconnue, mystérieuse, à laquelle croient souvent les plus incrédules mêmes ? Était-ce la volonté de Dieu, en qui elle croyait avec une piété sincère ?

Alors, à cette pensée que le seul homme capable de toucher son cœur orgueilleux venait justement choisir, à côté d'elle, sa sœur... sa jeune sœur, et la lui demander comme si elle-même était un être hors la loi naturelle. un être auquel nul homme jeune, riche, beau et bon ne saurait songer, à cette pensée horrible et douloureuse, le cœur de Pascale se remplit d'amertume, de colère, de haine contre tout l'univers. Une idée fixe : empêcher ce mariage à tout prix, s'empara d'elle. La pensée que sa sœur aimait peut-être Serge, que son bonheur serait détruit et son jeune cœur brisé, ne pouvait même plus l'arrêter. La ruine de sa famille, la carrière de son frère menacée, toutes les calamités, les tourments, les chagrins qui accompagnent la perte de la fortune, trouvaient son âme frappée d'une espèce de paralysie.

Une seule douleur aiguë la traversait comme une flèche : l'homme qu'elle avait souhaité voir l'aimer, elle, la fière, l'orgueilleuse, la déshéritée...cet homme-là ne paraissait même pas admettre qu'il pût penser à elle, qu'elle pût penser à lui. Car il n'avait rien vu, rien déviné ; oh ! non, n'est-ce pas ? Dans cette colère subite qui l'avait saisie, dans ces paroles dures qu'elle avait dites ? Non, rien. Un mot, un geste, une exclamation aurait pu le trahir, montrer qu'il avait lu dans sa pensée. Non, rien ; elle l'avait bien vu. Et l'idée simple ne lui venait pas que, par délicatesse, il avait su dissimuler. Mais comment faire pour l'empêcher de parler à son père, d'obtenir peut-être de lui une approbation, un encouragement, un consentement, en ce moment surtout ? Elle ne savait pas, mais elle trouverait... oui, elle trouverait. Et, d'abord, elle parlerait la première à son père, elle lui ferait comprendre combien une pareille alliance était impossible... tout à fait impossible...

XXIX

Le père et le fils rentrèrent tard au manoir. A quelque distance avant d'y arriver, Richard regardait se profiler sur le ciel bleu sombre, semé d'étoiles, la grande silhouette de la vieille tour. En haut, très haut, brillait une petite lumière ; il reconnut la fenêtre de l'atelier de Floriette, et sa pensée attendrie le transporta près de sa jeune sœur, pour laquelle il éprouvait une affection plus vive et plus tendre que pour l'ainée, bien qu'ils ne fussent pas nés de la même mère. Comment supporterait-elle le brusque changement d'une vie large, aisée, presque luxueuse malgré sa simplicité, avec l'existence gênée, mesquine, étroite, qui allait être forcément son partage?...Un mariage ? Richard connaissait trop bien la vie pour ne pas savoir que les jeunes filles sans fortune, appartenant à une famille noble et titrée, sont plus que toutes les autres exposées à souffrir de l'abandon du monde, de ses dédains

polis, de toutes les humiliations secrètes qui leur sont réservées. Près de sa sœur, il voyait en pensée une grande jeune fille à la démarche fière, au long col de cygne, au beau visage sérieux et doux. Mais les rêves qu'il pouvait avoir caressés, lui aussi, prenaient la fuite devant ce mot terrible " la ruine ". Alors, il s'accusait d'égoïsme, et se défendant de penser à lui-même, refoulait au plus profond de son cœur ses espérances détruites.

A son arrivée, il trouva une dépêche de Paris qui le rappelait en hâte, son régiment était désigné pour être envoyé au Mexique, et son départ fut annoncé à la famille pour le lendemain matin. Gwendoline ne dit rien, mais elle devint toute blanche ; chacun était si préoccupé, que personne de s'en aperçut.

Le dîner fut assez triste, bien que chacun s'efforçât de ne point s'abandonner à ses préoccupations particulières. Gwendoline et sa tante faisaient leurs efforts pour distraire leurs hôtes. Plusieurs fols, Richard, vit à travers la table les yeux brillants de miss Mountmoreux se diriger vers lui avec une expression singulière. On eût dit qu'ils voulaient parler, ces beaux yeux clairs, mais que leur maîtresse le leur défendait, redoutant leur indiscretion. Oui, ils auraient voulu dire avec leur muette éloquence, crier à leur manière : " Richard ! Richard ! pourquoi ne nous regardez-vous qu'à la dérobée ? Pensez-vous, ô Français mobile et inconstant, qu'en ce moment où vous et les vôtres êtes atteints si douloureusement, nous voulions nous détourner de vous ? Autrefois vous paraissiez si heureux de nous voir, de tâcher de lire en nous comme on se penche sur un lac profond pour distinguer ce qu'il cache sous sa nappe brillante ? Quelle opinion avez-vous donc de nous, pour prendre cet air froid, réservé ? Est-ce parce que vous êtes ruiné, exposé aux dangers de la guerre, que nous ne serions donc plus amis dites, Richard de Trémazan ? "

Voilà comment il arrive à de beaux yeux de vouloir dire une foule de choses, qui ne sont pas toujours comprises de ceux-là même qu'elles intéressent le plus. Aveugles et sourds, quand nous devrions comprendre ce qui ne peut se dire, voir ce qu'il faut saisir d'un rapide coup d'œil, nous savons ouvrir les yeux tout grands, tendre l'oreille quand mieux vaudrait n'en rien faire, pour notre repos ou notre bonheur.

Après le dîner chacun reprit ses occupations ordinaires dans le vieux salon bibliothèque. Le baron, les bras derrière le cos, la tête penchée en avant, marchait de long en large selon sa coutume après chaque repas. Enfoncé dans un vaste fauteuil à l'autre bout de la pièce, Pascale, silencieuse et grave, égrenait un long chapelet de Notre-Dame de Grâce aux grains de buis travaillé ; missis Grenville s'absorbait dans un examen attentif du journal *The Queen*, où elle découvrait une mine

de toilettes nouvelles. Gwendoline, assise dans l'embrasure de la fenêtre regardait distraitemment les nuées grises qui passaient lentement sur le ciel ; Richard ne tarda pas à l'aller rejoindre après avoir fait de vains efforts pour résister à l'attraction invincible qui l'attirait de ce côté ; tous deux entamaient à demi-voix une conversation qui paraissait les intéresser vivement, quand tout à coup M. de Trémazan s'arrêta court au milieu de la pièce. S'asseyant dans le grand fauteuil à haut dossier de chêne, sculpté en ogive, qui lui était particulièrement réservé il dit très haut, sur ce ton un peu emphatique qui lui était habituel :

— Mon fils, madame de Rochenais, mes filles, veuillez me prêter un instant d'attention. J'ai à vous entretenir de choses graves et importantes.

Missis Grenville et sa nièce se disposèrent à se retirer par discrétion.

— Restez, mesdames, dit le baron avec une grande dignité. Votre sûre et fidèle affection pour la famille de Trémazan ne saurait manquer de lui être un secours précieux dans les circonstances difficiles que Dieu lui ordonne de traverser.

Richard s'était rapproché de son père.

— Vous n'ignorez pas, reprit ce dernier, les sacrifices que j'ai faits pour la cause sacrée à laquelle je suis entièrement dévoué ; notre roi a daigné me faire parvenir à diverses reprises le témoignage de son auguste satisfaction. Non seulement j'ai refusé de me rallier au pouvoir qui a mis la main sur la France, mais j'ai dû à plusieurs reprises grever la terre de Trémazan de lourdes hypothèques, afin de soutenir la bonne cause par tous les moyens possibles. Espérant améliorer cette situation devenue déjà difficile, j'ai engagé le reste de ma fortune dans une entreprise industrielle, les souffrrières de la Calabre, qui paraissait offrir un moyen certain de la relever, en attendant le règne du prince. Malheureusement cette affaire n'a point réussi, et sa chute entraîne la perte totale de ma fortune.

Il se tut un instant. Richard prit la parole.

— Dans votre trop grande indulgence pour votre fils, vous n'avez pas ajouté, mon père, que, par mes goûts de dépense, un amour du jeu, des entraînements difficilement pardonnables, j'ai contribué à précipiter la ruine de ma famille. Devant tous je dois m'en accuser, et dire hautement combien je le regrette...

— C'est bien, Richard ; vous êtes un vrai Trémazan. Ce repentir sincère prévient le blâme de la part de vos sœurs. Mais il me reste quelque chose à ajouter :

Alors, en peu de mots, le baron déclara l'obligation où il se trouvait de vendre son bien, et les propositions des maîtres de Maison-Belle.

A ces dernières paroles, Floriette teessallit. Fixés sur elle, les yeux de Pascale brillèrent dans l'ombre.

—J'ai résolu, poursuivit M. de Trémazan, d'accepter ces propositions ; à peine me restera-t-il de quoi vivre sur un pied très restreint, en supportant cette douleur extrême de voir des parvenus fouler en maîtres, sous leurs pieds orgueilleux, cette vieille terre qui jamais n'était sortie de la famille...

Il se tut, plus atteint par cette pensée même que par l'inquiétude du sort de ses filles, habitué, dans son aristocratie familiale, à ne les point distinguer de lui, à n'admettre point que leurs sentiments, leurs désirs, leur manière de penser pussent différer de siens. A ce moment, Pascale n'avait qu'à dire ces simples mots :

—Père, aujourd'hui même est venu un homme jeune et d'un haut caractère, que la fortune n'éblouit pas, dont le cœur n'écoute que la voix d'un sentiment profond, vrai, désintéressé ; cet homme digne de toute estime et de toute affection, demande la main de ma sœur, et sa fortune est tellement grande, que, dans leurs temps les plus prospères, les Trémazan n'étaient que pauvres auprès de lui... Il est instruit, distingué, délicat, généreux. Père, bien qu'il ne soit point noble de naissance, lui accordez-vous ma sœur ?

Mais Pascale resta silencieuse. Floriette se jeta dans les bras de son père.

—Je travaillerai ! dit-elle. A Paris, je trouverai des leçons à donner, et...

—Vous n'en ferez rien, Floriette. Je n'admets point ces manifestations enfantines, dit le baron en la repoussant doucement, mais avec une certaine sévérité. Travailler ! donner des leçons !... Une Trémazan ne saurait s'abaisser à ces vulgarités. Les femmes de notre famille ont su vivre sans luxe et sans bien-être quand elles ont dû supporter des bouleversements advenus dans leur existence. Le couvent, du reste, serait à mes yeux préférable à cet abaissement. Voilà votre sœur, Pascale, qui vous donne le noble exemple de la résignation silencieuse. Un peu de patience, ma fille. D'ici peu, IL reviendra, et de nouveau la fortune sourira à la vieille et noble race dont la fière devise a toujours été : "fidélité soutient."

Un instant se passa sans que personne rompit le silence.

—Ne pourrai-je, cher monsieur... dit timidement Gwendoline, tâcher... être un peu capable... de vous servir en quelque chose..... Je suis absolument indépendante de ma fortune..... et en attendant le revenir de votre excellente prince, j'aimerais beaucoup de servir votre famille.....

PIERRE GAEL.

(A continuer.)